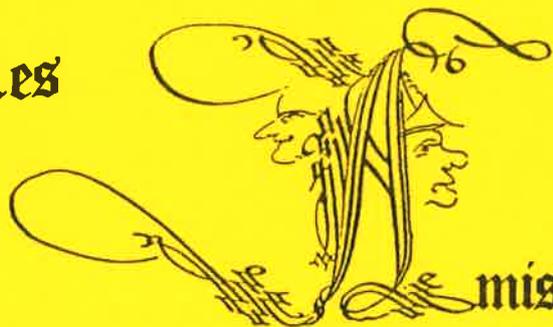


ISSN - 0294-3298

Les



AMIS DU VIEUX

SAINT-CLAUDE

N° chrono :
88-24

N° analy :
050 AMI

amis du Vieux Saint-Claude



Bulletin annuel n° 11 - 1988

Rédaction-Administration

2bis, place Christin
39200 SAINT-CLAUDE

PRIX : 20 F.

LES AMIS DU VIEUX SAINT-CLAUDE

Bulletin n° 11

SOMMAIRE

- | | |
|--|----|
| * Editorial, par la Présidente Cathie LORGE | 1 |
| * Quarante ans après...: les souvenirs d'un déporté (2ème partie), par Jean LORGE ; illustré par André VUILLERMOZ | 2 |
| * Rivalités de clocher : entretien de René JANVIER et Roland JANOD | 9 |
| * Le Tacon, par John REFFAY ; illustré par H.MARANDIN | 10 |
| * Emile Dalloz, premier diamantaire de son temps : par René CHAMBARD | 14 |
| * Toponymie révolutionnaire, par V.ROSSI | 24 |
| * Le Petit Chemin : poème d'Henri MARANDIN | 25 |
| * Paul Durauffourg, l'homme et le chantre du terroir haut-jurassien : par André VUILLERMOZ | 26 |
| * Deux poèmes d'une "Amie du Vieux Valfin", G.GAUTHIER, illustrés par A.VUILLERMOZ :
- La Maison du Râpu ou Sur la Côte
- Jareucles d'antan (Vieux Valfinards) | 29 |
| * Du Mont-Bayard au Mont-Pelée..., par un "Ami" | 32 |
| * Aux sources du monachisme occidental, par l'abbé CAPT | 33 |
| * La Vouivre : poème de F.C., illustré par J.C.GIMAZANE | 37 |
| * Une note de l'abbé SERVONNAT : Faubourg Marcel ou Faubourg Saint-Marcel ?
Les armes du cardinal d'Estrées | 40 |

Rédaction et composition : Véronique ROSSI et Roland JANOD



Editorial

Les années passent...

Pendant 10 ans, vous avez fait le succès du bulletin des Amis du Vieux Saint-Claude. Sous le dessin à la plume de la couverture dû au regretté peintre jurassien Martial FORESTIER, "Ami" de la première heure, vous découvriez la marche de l'association pendant une année. C'était le "bulletin de Monsieur ROMANET", comme disaient les Amis.

Dix numéros ! Cela représenterait un volume de 488 pages, 70 textes de causeries, conférences ou autres communications, des poèmes, des anecdotes, 90 illustrations ou reproductions de textes anciens... Tout cela recueilli (souvent difficilement), amalgamé, mis en page, travaillé avec quelle minutie par l'Ami Pierre ROMANET.

Archiviste de la Ville, membre fondateur très actif de notre association, nous avons usé et abusé de sa légendaire serviabilité. Grand érudit, servi par une mémoire exceptionnelle, ne comptant ni son temps, ni sa peine, il a assuré seul, avec l'aide précieuse de Madame ROMANET, cette lourde tâche, avec des moyens réduits, il faut le dire, mais un grand savoir-faire. Nous ne lui connaissons qu'un défaut : sa trop grande modestie qui lui faisait nommer les autres à l'excès et s'oublier toujours. Nous comprenons qu'il désire maintenant un peu de repos. Les Amis lui redisent encore ici un très grand merci !

Véronique ROSSI et Roland JANOD reprennent le flambeau, avec quelques appréhensions, mais beaucoup d'enthousiasme. Ils vous livrent donc ce premier-né d'une nouvelle famille de bulletins : longue vie et prospérité à l'enfant.

Il y a deux ans, notre charge la sauvegarde celle de Sophie BAYARD DE (1762-1814). Simple stèle c'est le seul vestige du cimetière de Saint-Romain transféré à l'angle nord-est du nouveau cimetière.

par Cathie LORGE

association a pris en d'une très vieille tombe, LA FERTE épouse BUFFET surmontant la sépulture,

La famille BAYARD DE LA FERTE, fort influente sous l'Ancien Régime, possédait la terre de la Ferté en Grandvaux. Elle a donné des échevins, des maires, un Grand Juge et un délégué de l'Intendant de Franche-Comté. Pierre ROMANET eut l'idée de cette sauvegarde qu'il assuma avec l'aide bénévole des Pompes Funèbres Générales. Un peu par hasard, mais après bien des recherches, il découvrit un descendant actuel de cette famille : Jean-Louis BUFFET-CHALLIE, demeurant à Ravilloles, artiste peintre de renom.

Et Sophie a eu son bouquet lors de la Toussaint dernière...

Nous entreprenons maintenant le sauvetage de la chapelle de Chaumont, ce petit édifice charmant dans son cadre naturel qui possède encore tout son mobilier, ce qui est rare. Le projet est réalisé en accord avec Monseigneur l'Evêque et l'association diocésaine qui en est le propriétaire. Le clocher a la priorité : c'est le coq, avec son air penché, qui a donné l'alerte...

Nous avons sensibilisé les habitants de CHAUMONT, de la MAINMORTE et de HAUT-CRET qui, dans un premier temps, nous ont ouvert leurs greniers en vue de la prochaine brocante qui aura lieu le 18 juin, un samedi, dans notre salle de la Grande Cellerie. Le profit en sera affecté aux travaux de restauration de la chapelle. Mais cela ne sera pas suffisant. Encore faut-il obtenir le concours de la Municipalité et surtout de tous ceux attachés au cadre de vie dont les modestes monuments forment l'agrément.

Par la voix de sa présidente, les Amis du Vieux Saint-Claude remercient d'avance les bonnes volontés qui, par des dons, par l'assistance technique ou les conseils, les aideront dans cette tâche qui fera de 1988 une grande année.



Quarante ans après ...

Les souvenirs d'un déporté

par Jean Lorge

Deuxième partie de la conférence donnée aux "Amis" par Jean LORGE le 5 décembre 1985. La première partie a été publiée dans le bulletin n° 10.

DORA - 3 AVRIL 1945

La marche régulière du camp, minutée avec quel soin par les S.S., agonise. Depuis quelques jours, les alertes aériennes se succèdent sans arrêt et la veille quelques avions de reconnaissance américains sont venus repérer la ville de Nordhausen et les batteries qui la protègent sont mitraillées avec soin et résultat. Certaines de ces batteries sont d'ailleurs installées dans le camp S.S. à quelques centaines de mètres de nous. Dès les premières rafales de mitrailleuse les S.S., dont la plupart sont déjà dans les abris, se sauvent en tous sens vers le trou le plus proche. Du sommet de la colline, d'où nous assistons au spectacle avec délectation, il nous semble voir une fourmière sur laquelle tomberaient quelques pommes de pin.

Nous entendons déjà dans le lointain le canon allié qui tonne. La fièvre monte dans le camp.

Le "Lager Kommandant" a donné l'ordre de brûler les archives, signe qui ne trompe pas. Tout ce qui est russe dans le camp est rassemblé pour une évacuation immédiate, les Allemands craignant une rébellion de dernière heure vu leur nombre et, il faut bien le dire, leur courage inconscient dû à un mépris total de la vie. La nuit tombe sur le camp en grande effervescence et chacun attend avec impatience et anxiété le lendemain.

4 AVRIL 1945

Nous avons l'impression d'être en vacances : le temps est splendide, nous n'avons pas été convoqués sur la place d'appel et nous pareissons dans les blocs. Nous sentons qu'il va arriver quelque chose, mais quoi ?

Vers 10 H du matin, la sirène du camp sonne "Alarme lointaine" puis "Alarme" urgente". Environ 1/4 d'heure plus tard, nous entendons le ronronnement coutumier des forteresses volantes dans le lointain et commençons à nous demander quel sera l'objectif du jour. Nous voyons en effet à peu près la direction générale du vol et comptons le temps passé entre la première vague et le bruit de la première bombe. En tablant sur une moyenne de 350 à 400 km/h nous voyons tout de suite s'il s'agit de Magdebourg, Halle, Leipzig ou autre. Mais à peine avons nous eu le temps de voir la première vague qui nous semble être basse, que déjà les bombes tombent sur Nordhausen dans un fracas épouvantable. Notre bloc tremble à croire qu'il va s'effondrer d'une minute à l'autre. Avec quelques camarades français nous voulons voir le spectacle de plus près et nous montons sur la colline surplombant le camp et qui domine la ville de Nordhausen à 3 km environ à vol d'oiseau. Pendant ce temps plusieurs vagues sont déjà passées et le fracas conti-

nue de plus belle. Nous commençons à voir la population qui fuit dans la campagne tandis qu'au loin d'énormes colonnes de fumée recouvrent la ville.

Mais le plus intéressant se passe dans le ciel. En effet, la chasse allemande a fait son apparition, peu nombreuse il est vrai, mais harcelante tout de même. Le carroussel est fantastique et les figures les plus acrobatiques de nos meetings aériens font piètre figure à côté. Les vagues de bombardiers passent, imperturbables, sans dévier de leur chemin d'un pouce tandis que les chasseurs alliés essayent d'éloigner les avions à croix noire.

De temps en temps nous voyons un avion tomber en tourbillonnant avec une fumée noire et quelquefois un parachute fleurir dans l'air. Impossible de savoir s'il s'agit d'amis ou d'ennemis? Mais tout à coup lorsque nous voyons littéralement exploser une forteresse volante, notre coeur se serre car nous savons que ce sont nos amis qui tombent : les moteurs plongent à pic et les premiers, puis le fuselage se désintègre complètement, laissant échapper mille choses qui nous paraissent minuscules et dont quelques unes se transforment en parachutes. Quant aux ailes, plus légères, elles descendent en virevoltant et l'une d'elles se pose près de nous.

Il est maintenant environ midi et tout est terminé. La ville brûle de plus en plus et l'atmosphère du camp est survoltée. Les S.S. et leurs acolytes, sortis de leurs abris, ont compris que cette fois la fin était proche. Nous assistons alors au pillage du bureau de poste et nous les voyons se partager, avec les Kapos, les colis qui nous étaient destinés... Spectacle d'autant plus pénible pour nous que le ravitaillement se ressent depuis quelques jours de l'avance alliée avec laquelle il est inversement proportionnel : boule à 12 -morceau minuscule de soit-disant saucisson rempli d'eau, peu ou pas de margarine qui était à la base des quelques forces qui nous restaient - soupe "à la flotte". L'Effekten-Kammer (stock des vêtements civils dont nous avons été dépouillés à notre arrivée à Buchenwald) n'échappe pas non plus au pillage et je verrai le lendemain un Polonais avec ma veste qui

portait la griffe "Chalvin" et un autre avec mes chaussures de ski que j'aimais tant... Sans espoir de restitution, bien entendu. Mais la situation se précipite : on commence à rassembler du monde et pour faire arriver les "Häftling" sur la place d'appel, le bruit est répandu qu'il y a distribution de vivres. C'est exact pour les 1000 ou 2000 premiers, mais les autres sont parqués tout de même et, dans le courant de l'après-midi, emmenés vers la gare pour un départ inconnu (nous saurons par la suite qu'il s'agissait de Bergen-Belsen). Etant aussi affamé que les autres, mais comprenant surtout que plus nous retardions le départ, plus nous avons de chances de voir arriver les Alliés, je n'étais pas pressé du tout de rejoindre les autres et, avec quelques amis, nous étions "planqués" dans les bois dominant le camp. La nuit tombe à nouveau et nous rejoignons alors un bloc.

5 AVRIL 1945

Le camp s'éveille très tôt car l'excitation est à son comble et les ventres très creux. Il fait un soleil magnifique qui nous réjouit le coeur et nous en avons bien besoin. Les gardiens S.S. et les Kapos, qui font cause commune avec eux, ont fait ripaille toute la nuit avec nos colis et la bière a coulé à flots. Ils sont donc tous saouls et d'autant plus dangereux. Mais les haut-parleurs ne nous laissent guère de répit et nous convoquent immédiatement sur la place d'appel. N'ayant aucun moyen d'échapper, nous nous y rendons donc, sachant que cette fois nous serions fixés sur notre sort : sans doute les wagons vers une destination inconnue.

Or, vous ne le saviez peut-être pas, le wagon (40 hommes, 8 chevaux) est la terreur du déporté. Tout plutôt que ça : entassés à 100 ou 120, sans air, rien à boire, dans l'impossibilité de fermer l'oeil durant la nuit sinon le Polonais, le Russe ou le Tcheco d'à côté vous poignarde ou vous étrangle, avant de passer tranquillement ce qui reste de vous par la lucarne du wagon et gagner ainsi un peu de place. Cette perspective ne nous souriait donc guère, mais nous sommes vite fixés à ce sujet : au lieu de partir vers la gare

d'embarquement, à droite, la colonne suit la route bétonnée que nous connaissons bien (et que j'ai construite en partie) qui mène au tunnel, c'est-à-dire aux usines de V1 et V2... Que se passe-t-il donc ? Nos imaginations vont bon train. Les Allemands veulent-ils nous faire terminer rapidement quelques fusées pour recevoir les Alliés ? C'est très improbable et d'autres pensent au contraire que, comme nous sommes les derniers, ils désirent nous faire détruire le potentiel énorme du tunnel afin que les Alliés n'en profitent pas. Explication beaucoup plus plausible. Mais chacun pensait plutôt à part soi que nous allions être murés comme des rats dans notre propre trou et que le gaz ou plus simplement la faim et la soif feraient le reste.

Nous étions donc tous assis par terre le long des parois du tunnel principal, le visage anxieux, dans l'attente de notre sort, lorsque subitement l'ordre fut donné d'évacuer... Jamais le soleil ne nous apparut à la sortie plus brillant, plus sympathique, plus source de vie.

Nous remontons alors sur la place d'appel et, nouveau miracle, il est procédé à une distribution de vivres. Etant dans les premiers, j'ai la chance de toucher une boule de pain complète et une boîte de singe d'un kilo... Jamais nous n'avions tant vu depuis longtemps. Le moral était au beau fixe, surtout que cela signifiait que, dans l'immédiat du moins, nous n'avions plus à craindre une extermination massive.

Nous quittons alors le camp pour la dernière fois vers 6 h du soir. Direction : gare d'embarquement où nous constatons avec plaisir que le train est composé de wagons-plateaux avec bâches et lits de bois destinés à recevoir et transporter les V2. Donc pas question d'asphyxie dans des fourgons fermés hermétiquement. La nuit était tombée entre temps, mais nous étions éclairés comme en plein jour par les flammes de Nordhausen qui brûlait toujours. Le convoi commence à s'ébranler vers 10 h du soir. Une légère pluie s'est mise à tomber et nous nous blottissons tant bien que mal sous les bâches. Désireux avant tout de savoir où nous allons, nous dormons à tour de rôle pour surveiller le nom des gares : Niedersachswerfen, Walkenried

(gare de Wieda, mon ancien petit camp en juin, juillet et août 1944), Osterhagen ; nous partons donc vers le Nord-Ouest et au petit matin nous arrivons à Osterode au pied des montagnes du Harz, endroit charmant en d'autres temps. Arrêt prolongé car les voies étant coupées plus loin, notre train est bloqué.

Vers 8 h, décision est prise d'abandonner les wagons et de partir à pied. Le soleil est revenu et cette marche nous fait plutôt du bien, surtout qu'il peut se présenter une occasion d'évasion. Nous commençons donc à gravir la montagne et, après une heure de marche environ, quelques coups de feu se font entendre, qui devaient durer jusqu'au soir : les S.S. achevaient les traîneurs.

L'atmosphère n'étant donc pas à la plaisanterie et malgré le canon allié qui se rapprochait de plus en plus (le soir même Osterode était libéré), les tentatives d'évasion sont rares, d'autant plus que les troupes allemandes évacuent avec nous et occupent absolument tous les recoins du pays.

Nous marchons ainsi toute la journée durant 30 km environ pour arriver tard dans la soirée à la petite ville d'Oker à 4 km de Goslar. Il faisait nuit noire, mais dans le lointain Goslar brûle en un gigantesque brasier et répand une lueur rougeâtre. Nous sommes dirigés sur la gare et là, fourbu, je m'endors sur le quai. Vers minuit nous sommes réveillés à coups de sifflet et de pieds et enfournés par 100 dans des wagons qui sont cette fois bel et bien des fourgons à bestiaux.

C'est le commencement d'un long calvaire qui allait durer environ huit jours, c'est-à-dire jusqu'au 15 avril 1945. Je passerai sur les détails pénibles de ce voyage, vous les connaissez déjà : impossible de dormir, rien à manger, assaillis par les Polonais ou autres. Heureusement, lors des arrêts dans certaines gares, nos gardiens nous laissent la possibilité de descendre sur le ballast pour manger l'herbe qui pousse le long des voies et surtout pour boire en groupe en nous mettant sous l'appareil distributeur d'eau des locomotives. Sans cette dernière possibilité, il ne serait arrivé qu'un train de cadavres.

Nous errons ainsi, sous les bombardements aériens, à travers toute l'Al-

Allemagne du Nord, faisant plusieurs fois des allers et retours tant les voies sont bombardées et coupées. Les S.S. ne savent plus où nous conduire. Partant d'Oker, nous passons à Magdeburg, puis à Potsdam, banlieue immédiate de Berlin, puis à Nauen vers le Nord, Stendal vers l'Ouest, Nauen de nouveau pour finalement arriver à Fürstenberg.

Tous ceux qui le peuvent descendent des wagons : il y a exactement dix jours que nous avons quitté Dora avec une boule de pain et une boîte de singe... Personnellement j'ai vraiment les jambes en coton et je suis porté uniquement par le fait de quitter les wagons et de circuler en pleine nature. Nous nous dirigeons à pied vers un but inconnu et j'ai la chance de pouvoir "faucher" quelques pommes de terre dans un silo au bord de la route : quel délice...

Puis quelques baraquements se profilent à l'horizon avec de plus en plus de barbelés à mesure que nous approchons. Nous pénétrons dans un camp de concentration abandonné depuis peu et nous apprenons par les quelques occupants restant qu'il s'agit du fameux camp de femmes de Ravensbruck (dans lequel ma tante a été) évacué un ou deux mois plus tôt et dont les occupantes ont été en partie envoyées en Suède, prises en charge par la Croix-Rouge. Il n'en faut pas plus pour que circule immédiatement le bruit que nous allons être envoyés en Suède dans les mêmes conditions.

Nous nous installons dans ce nouveau camp, situé entre Berlin et la Baltique, plutôt mal que bien : pas de chalits, pas de couvertures et le ravitaillement se compose de mauvais bouillon vraiment très proche de celui de 11 h... Pas d'activité organisée et nous espérons avoir un peu de tranquillité pour nous remettre du voyage éprouvant que nous venons de subir.

Mais, heureusement, les Russes arrivaient et nos gardiens décident que nous devons contribuer à défendre les dernières positions du Grand Reich. Nous voilà donc partis à quelques kms du camp pour creuser des fossés anti-chars. Comme vous le pensez, nous n'avions d'une part aucune envie d'aider la Wehrmacht et, d'autre part,

notre état physique (dysenterie) ne nous permettait pas de faire grand chose. Mais nous devions donner l'impression de travailler pour éviter les coups et nos pelles n'ont pas remué beaucoup de ce sable du Mecklemburg. Nous pensions plutôt à faire du feu pour pouvoir manger du charbon de bois et couper nos coliques.

Nous avons de la chance que les Russes n'aient pas d'aviation car je n'aurais pas donné cher de notre peau.

Mais le canon se rapproche de plus en plus : devant l'imminence du danger et, sans doute, pour que les arrivants ne mettent pas la main dessus, les S.S. font une distribution de colis de la Croix-Rouge américaine pesant au moins 10 kg chacun et renfermant tout ce dont nous sommes privés depuis plus d'un an. Je revois encore le spectacle de ces ripailles : des clochards faisant chauffer le thé ou le vrai café sur des feux de bois dans de vieilles boîtes de conserve pour arroser les tartines de beurre de cacahuète ou de corned-beef et les emballages de Raleigh ou de Chesterfield jonchant le sol.

Le moral est au beau fixe et les coiffeurs amateurs opèrent en semi-clandestinité : il n'est en effet pas question de revenir à la maison avec une coiffure double-zéro et, comme nos gardiens tondent automatiquement les "chevelus", nous nous faisons rafraîchir pour ne pas attirer l'attention.

La pression russe devenant intenable, nous sommes rassemblés un matin pour le départ. La vision des wagons nous hante à nouveau, mais nous laissons la gare et partons à travers de petits chemins de campagne. Le soleil brille et ma musette contient encore bien quelques kilos du colis américain et en particulier cigarettes et café, monnaie d'échange plus précieuse que l'or. Tout est donc pour le mieux.

D'après le soleil, nous partons vers le N-0 à travers une région de marécages et de petits lacs. Les soldats qui nous accompagnent ont environ 60 ans et ne demandent qu'à rentrer chez eux. Mais ils sont eux mêmes encadrés par quelques S.S. dont le fanatisme commence à s'émousser, mais dont les réactions de dernière heure sont imprévisibles. Nous couchons à la belle étoile et nous

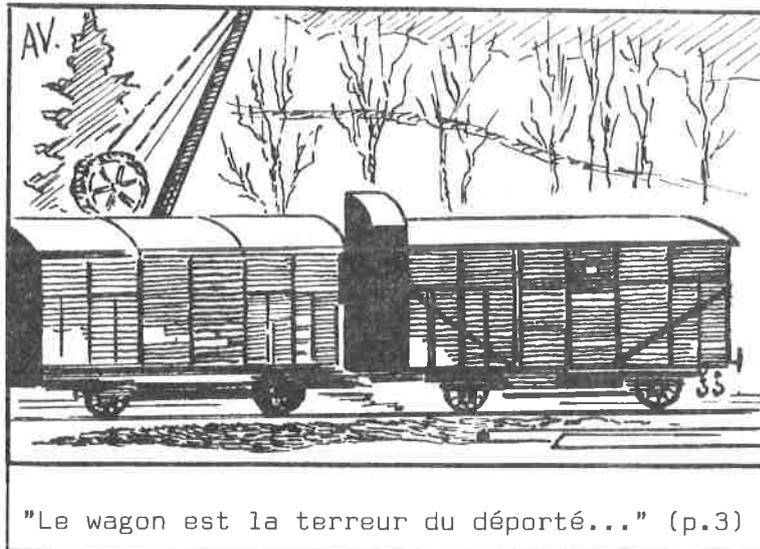
mangeons les pommes de terre trouvées dans les silos. Les paysans, sentant arriver les Russes, font des potées immenses qu'ils distribuent à tous les fuyards. Je dois vous préciser que dans cet exode massif, nous sommes mêlés à la population civile et à l'armée et que l'exode de 40 en France n'est rien à côté.

Devant cette pagaille, nous décidons avec trois amis de quitter la colonne, car le dernier quart d'heure ne nous sourit guère. Par la suite, nous n'avons pas regretté cette décision car une partie de notre cohorte fut dirigée sur Lübeck, embarquée sur des bateaux et coulée au

laissé filer notre colonne, nous prenons la route tranquillement.

Nous sommes libres, mais un problème se pose : nous sommes toujours habillés en rayé, donc très voyants, et il nous faut trouver des vêtements civils. Le problème est vite résolu pour le pull-over : nous marchons à travers une colonne de chars Tigre lorsque nous sommes pris à partie par l'artillerie russe dont le tir est d'ailleurs très imprécis. Mais le char le plus proche de moi n'a-t-il pas l'idée saugrenue de riposter, indiquant par là l'endroit précis où se trouvait la colonne.

Nous sommes à plat ventre dans le



large tandis que le reste fut mitraillé par les S.S. lorsque les premiers Russes parurent. Couchant dans les bois, à la belle étoile, nous avons la chance de trouver une baraque forestière à 200 m d'une ferme. Après avoir échangé un peu de café avec les paysans contre de la viande en conserve dans de grandes jarres, nous nous installons pour passer la nuit.

J'ai bien cru que ce serait la dernière pour moi : la réaction de la viande de porc très grasse et avalée en abondance sur un estomac vide depuis un an, fut brutale et pour la première fois depuis mon arrivée en Allemagne, j'eus la faiblesse de penser que tout était terminé. Mais au petit matin, les choses vont mieux et, après avoir

bois bordant la route, lorsque le char, à 20 m de moi, reçoit un coup de plein fouet. Le chef de pièce, un bel Aryen de 25 ans, avec lequel j'avais échangé quelques mots auparavant et qui était debout sur sa tourelle, est littéralement décapité. Ses amis à l'intérieur du char ne donnant plus signe de vie non plus, je peux profiter du magnifique pull-over qu'il avait dans son paquetage... Le pantalon est récupéré dans une ferme, le blouson et le calot kaki donnés par des prisonniers de guerre français évacuant avec nous. Nous pouvons alors nous faire passer pour des travailleurs libres.

Bien nous en prît, car, poursuivant notre marche vers l'ouest en direction

de Malchow, nous sommes arrêtés plusieurs fois par des patrouilles militaires qui avaient la gâchette facile et dont les déportés évadés étaient le régal, ainsi que les Russes en général.

Mais nous avons déjà fait environ 200 km à pied et la fatigue des jours passés se faisait sentir. Nous avons alors la chance d'être pris en charge par un P.G. français dont la baraque de commando se trouve à quelques km et qui est ému de notre triste mine.

Nous rejoignons alors le village de Neu Poserin où ces camarades nous accueillent très généreusement avec colis Croix-Rouge, chalits avec draps et chaleur. Qu'ils en soient encore remerciés.

C'est là que le 5 mai 1945 vers 5 h du soir, le bruit court que les Russes arrivent sur la grande route distante de quelques centaines de mètres. Inutile de vous dire que nous nous y précipitons. Je revois encore cette route bétonnée désespérément vide. Puis tout de même, au bout d'un quart d'heure environ, nous voyons arriver dans le lointain quelques charrettes attelées de plusieurs chevaux ventre à terre. Quelques Allemands retardataires sans doute ?

Ce n'est que lorsque les charrettes passent devant nous que nous voyons qu'il s'agit de nos libérateurs. Je vous les décris, cela en vaut la peine : charrettes bourrées de foin, 4 à 5 hommes sur chaque, petits, de type mongol, moustaches, pas d'uniforme à part les bottes et ceinturons allemands pris quelques temps auparavant sur leurs victimes, bleus de travail et casquettes civiles, mitraillette sur le ventre...

Inutile de vous préciser qu'ils ne font nullement attention à nous qui agitons pourtant un immense drapeau tricolore confectionné par nos amis P.G. Nous sommes enfin libres mais tout de même déçus par les héros que nous attendions.

Le lendemain, toujours pas trace de nos libérateurs dans le village. Mais nous sommes maintenant les maîtres et nous commençons par tuer volailles et cochons pour nous nourrir. Une fois de plus le porc nous est funeste et la

dysenterie nous vide à nouveau complètement. Je suis alors le moins touché et il serait trop bête de nous laisser mourir alors que nous touchons le but.

Ayant appris que nous sommes à quelques km d'une petite ville nommée Goldberg, je réquisitionne chez un paysan un cheval et une voiture et nous prenons, mes trois camarades et moi ainsi que notre ami P.G., la route de Goldberg en quête d'une pharmacie. La ville est dans un triste état car les Russes, toujours avec leurs petites charrettes, sont arrivés en nombre et sillonnent les rues à pied ou à bicyclette, le sabre entre les dents, en quête d'alcool ou de femmes. Ce n'est pas beau à voir mais ces sacrés Allemands l'ont bien mérité.

Avec beaucoup de mal, nous trouvons la pharmacie qui n'est plus qu'un amas de bocaux écrasés sur le plancher. Mais, miracle inespéré, sur le seul rayon restant, subsiste un seul bocal intact : des comprimés de parégorique... Nous étions sauvés. Nous profitons de notre tour de ville pour nous occuper du ravitaillement. Des P.G. nous indiquent une épicerie en gros qui est au pillage. Spectacle indescriptible : les Russes ont tout renversé. Nous récupérons tout de même un sac de 50 kg de farine, des haricots, des pois secs, des pâtes. A la cave, beaucoup de tonneaux que les Russes prirent pour de la boisson et qui n'étaient que de la confiture : fous de rage, ils les ont éventrés et, pour en récupérer un en état potable, nous dûmes patauger jusqu'aux genoux dans un lac de confiture.

Puis nous faisons une tournée des différents magasins de la ville pour raamasser tout ce qui peut être intéressant : vêtements, appareils photos, jumelles, etc... Mais nous arrivons trop tard, il ne reste rien.

Au retour dans notre village, nos libérateurs ont installé quelques troupes et nous leur rendons visite afin d'avoir leurs instructions sur notre ravitaillement et notre rapatriement. Il nous est alors répondu le plus simplement du monde que nous avons toute liberté pour prélever chez l'habitant ce que bon nous semble ; quant à notre retour en France, c'est bien le cadet de leurs soucis.

Un de mes amis étant un accordéonis-

te virtuose, nous sommes invités le soir même chez le commandant : réception très cordiale et danses populaires russes jusque tard dans la nuit, c'est-à-dire jusqu'à ce que tous roulent sous les tables et que l'atmosphère devienne dangereuse. Ces militaires sont des gens très frustes et qui ont derrière eux quatre années de guerre, ce qui n'a jamais amélioré un être humain. Leurs instincts naturels ont donc le dessus très souvent et il vaut mieux être loin.

Nous apprenons le 8 mai 1945 la fin des hostilités avec un grand soulagement et les couleurs alliées sont hissées sur le baraquement. La vie est belle depuis quelques jours mais il faut tout de même penser à rentrer en France et nous connaissons l'aide que nous pouvons espérer de nos amis soviétiques...

Ce problème se posait d'ailleurs identique pour tous les déportés, prisonniers de guerre ou autres, Français, Belges ou Hollandais. La solution est évidente : il faut faire marche vers l'Ouest en direction des Américains que nous savons à une centaine de km. Cette ruée vers l'Ouest est digne d'un "western" : en effet, nous n'avons aucun moyen de locomotion mécanique et c'est avec chevaux et voitures pris chez les paysans que l'exode commence.

Il y eut bientôt une immense caravane sur la grande route, composée de 5 à 600 voitures pour environ 3000 individus. Nous avançons ainsi pendant trois jours au milieu des troupes russes et c'est à cette occasion que nous apercevons quelques chars et orgues de Staline, premiers engins motorisés russes. Beaucoup de cosaques à cheval.

Puis nous arrivons, entre Parchim et Ludwigslust, au "no man's land" séparant les alliés d'hier et notre convoi est stoppé. Nous constatons avec stupeur que les Russes creusent des abris et des tranchées et dressent des canons en direction de l'ouest... Signe d'autant plus inquiétant pour nous que les pourparlers pour notre passage traînent en longueur. Nous sommes représentés par un commandant belge et quelques officiers français et, lorsque le premier s'est présenté au colonel soviétique en tant qu'officier de Sa Ma-

jesté le Roi des Belges, son interlocuteur ne savait manifestement pas de quoi il s'agissait.

Heureusement, après deux jours d'attente et à notre grand soulagement, le droit de passer est accordé. Je sais que d'autres convois, qui se présentèrent après nous, furent arrêtés définitivement et rapatriés par Odessa plusieurs mois après.

Nous traversons alors une zone de 8 à 10 km transformée en désert, puis nous atteignons Ludwigslust, première petite ville du secteur américain. Nous tombons là dans la mécanique et l'organisation U.S. : dès l'entrée de la ville, des "Military Police" dirigent nos voitures sur un enclos où elles sont rangées comme au parking, les chevaux dételés, examinés par des vétérinaires. Nous sommes nous-mêmes dirigés sur de vastes bâtiments d'usine transformés en centre d'accueil où la première opération est le bain désinfectant et l'épouillage en série avec, à la sortie, certificat de propreté à présenter pour toucher la gamelle de soupe.

Nous avons ainsi mis le doigt dans la machine à rapatrier qui doit nous conduire en France en quelques jours. D'abord jusqu'à la frontière hollandaise par Lüneburg, Celle, Hanovre, Sulingen, Rheine en GMC (camion de l'armée américaine) avec deux couvertures pliées en quatre sous les fesses car, vu notre maigreur, nous avons l'impression que nos os passent à travers les planches des bancs. Il faut dire que les routes allemandes, suite aux bombardements et au trafic militaire intense, n'étaient qu'une succession de nids de poules.

Les Américains sont très gentils mais nous transportent un peu comme du bétail amélioré, ne faisant aucune différence entre le déporté, le P.G. ou le travailleur libre. Puis nous sommes pris en charge par les Anglais dont l'organisation matérielle est beaucoup moins opulente mais qui sont plus humains pour nous, sachant mieux ce qu'avaient été les camps de concentration.

Accueil délirant à Bruxelles. Puis arrivée à Lille et réception, il faut le reconnaître, beaucoup moins chaleureuse. Dans cette ville, nous remplissons toutes les formalités de

rentrée en France et je fais mes adieux émus à mes trois compagnons de misère.

Le train de Lille nous pose à Mâcon où nous sommes reçus et nourris par les Soeurs : je vois encore la tête de la Soeur qui s'occupait de moi lorsqu'à ma troisième omelette je n'étais toujours pas rassasié...

Puis, avec un prisonnier de guerre et un marin des F.F.L. en permission, tous deux San-Claudiens, nous prenons une voiture qui nous mène à Lons-le-Saunier où un autre véhicule nous prend en charge en direction de Saint-Claude où nous arrivons le 18 mai 1945 à 2h du matin. De Lille j'avais pu faire passer un télégramme à mes parents qui m'attendent donc après combien de jours d'angoisse...

Ainsi se termine aussi bien que possible pour moi une aventure qui

avait commencé 13 mois plus tôt. Malheureusement Saint-Claude est en deuil de beaucoup de mes camarades qui n'ont connu que la terrible épreuve sans avoir la compensation du retour triomphal.

Un orateur officiel conclurait par une belle envolée dans le genre :

"Jamais, chers amis, nous ne permettrons que se renouvelle une pareille abomination..."

Je suis beaucoup plus réaliste et, s'il y a déjà eu des camps de concentration avant Hitler, il y en aura encore après, malheureusement, tant que l'homme sera un loup pour l'homme, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps.

Jean LORGE
Buchenwald
Matricule 51717

RIVALITES DE CLOCHER

Déjà, sous l'Ancien Régime, de nombreux différends opposaient les communautés villageoises. Limites territoriales, pacage d'animaux, droits d'usage dans les forêts alimentaient maints procès.

Au XIXe siècle, les désaccords prennent un caractère plus caricatural. Il y a les échanges d'horions et de pierres entre enfants des deux camps et les tracasseries dont il faut s'affranchir en payant son écot en cas d'épousailles d'une fille de la commune voisine.

Mais que dire des comportements desquels on ne sait ce qu'il faut distinguer de la ténacité des inimitiés ancestrales ou de l'humour de certaines situations cocasses ?

Avant que ne soient construits, vers 1870, les ponts de pierre qui jalonnent la basse vallée de la Bienne, à Chassal, Chiriat, Jeurre et Epercy, la rivière était franchie sur des passerelles de bois qui ne résistaient guère à la violence des crues. Tous les quatre ou cinq ans, les ouvrages de chêne partaient au fil de l'eau... et c'était devenu un usage, pour les habitants de Jeurre, de se grouper sur leur propre pont "pour voir passer le pont de Chiriat" !

Or, un soir fatal, le leur fut emporté. La nuit était tombée. Rien ne permettait de savoir si la passerelle se trouvait déserte au moment de l'accident. Le maire fit alors sonner le tocsin afin de dénombrer la population du village. Dieu merci, personne ne manquait!

FIDELITE

La grand-mère de René JANVIER, née en 1861, disait se souvenir d'un soldat de la Grande Armée qui, chaque jour, le matin, se rendait à l'entrée du village de Vaux pour attendre "l'Autre".

- Il est bien revenu de l'Ile d'Elbe, disait-il, il reviendra de Sainte-Hélène...

N.D.L.R.: Ces deux anecdotes ont été rapportées à Roland JANOD par René JANVIER, maire de Vaux, qui les entendit de la bouche de son père et de sa grand-mère.

LE TACON



Singulière introduction que la nôtre, qui va nous transporter tout de suite dans le Midi de la France, par une belle soirée d'été, succédant à une chaude journée sous un ardent soleil.

Sur la place du village, avec ses grands platanes sous lesquels se balancent quelques luminaires accrochés aux branches, les joueurs de pétanque se livrent à leur sport favori. Chacun d'eux, suivant l'évolution de la partie, tient dans ses mains tantôt deux boules, tantôt une seule, tantôt aucune. Lorsqu'il dispose des deux, il prend un évident plaisir à les entrechoquer.

Tac-tac, tac-tac, bruit folklorique, qui, mille fois répété, finit par se fondre dans l'ambiance vespérale, au point que les promeneurs n'y prêtent plus attention.

Tac-tac, étrange destinée que celle de cette rivière qui tire son nom d'une onomatopée. Car lui aussi, notre Tacon, comme son frère jumeau de Saint-Germain-de-Joux, il taconne. (1)

A défaut de boules de pétanque, la matière première ne lui manque pas. Une nature généreuse lui fournit, tout au long de son cours, enchâssées dans le sable des moraines abandonnées par les glaciers de l'ère quaternaire, des pierres de toutes grosseurs et déjà arrondies à souhait, toutes prêtes à taconner.

Délogées peu à peu de leur gangue par les vents et par les pluies, elles roulent toutes seules vers le lit de la rivière qui n'a plus qu'à s'en emparer.

Mais pour cela il faut force et énergie, et nous voyons apparaître la caractéristique majeure de notre TACON : il est "soupe au lait". Il est le Raimu de nos montagnes, avec ses colères aussi subites que vite apaisées. Mais comme son illustre homologue, c'est un "brave" et il a le

même fond de bonté.

Il l'a montré au cours des siècles, arrosant les jardins des moines, fournissant jusqu'à un passé tout récent, la force motrice aux artisans et aux entreprises du Tomachon et du Faubourg Marcel.

Et pour ce qui est des amoncellements apparus dans la deuxième moitié du XXème siècle aux abords de son confluent avec la Bienne, nous ne lui jetterons pas la pierre.

Evoquons maintenant quelques événements survenus dans l'histoire de la vallée du Tacon.

Et tout d'abord Avril 1944, où elle subit de plein fouet les attaques sauvages de l'ennemi. Heures douloureuses, mais combien glorieuses dont le souvenir reste vivace dans la mémoire de tout le Haut-Jura.

A Nuremberg, justice a été faite.

Peu de San-Claudiens savent aujourd'hui que dans un passé récent, la vallée du Tacon traçait une frontière économique, limite de zone franche, entre la France et la Confédération Helvétique.

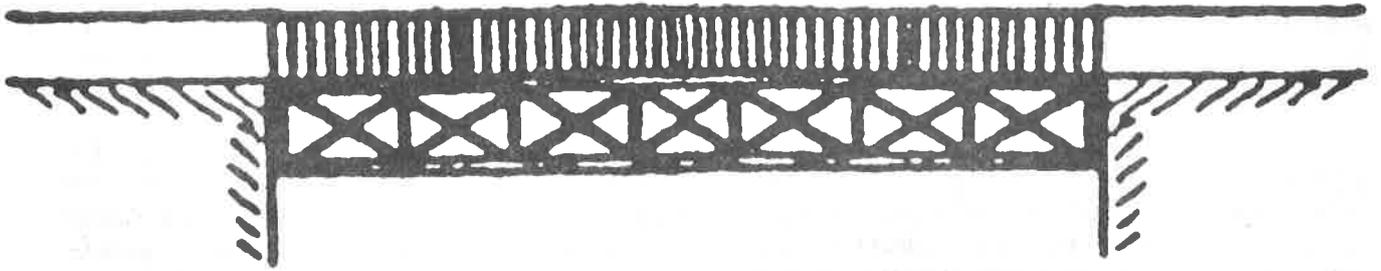
Qui se souvient du douanier du Pont de Rochefort, véritable borne giratoire en plein milieu du carrefour, scrutant d'un oeil soupçonneux les "marchandises", à priori suspectes, transportées à pied, à cheval ou en voiture en provenance de l'Essard et même du Martinet?

Et les douaniers de Villard-Saint-Sauveur et de toute la vallée guettant, dans la nuit noire, des ombres encore plus noires, arrondies par de volumineux baluchons, empruntant les sentiers de contrebandiers et cherchant à gagner La Pérouse ou l'Abondance par des gués variant au gré du niveau des eaux ?

Si cette surveillance n'était peut-être pas d'un gros rendement pour le Trésor Public, du moins, elle ne devait pas manquer de pittoresque.

En 1926, rappelé précipitamment aux

(1) N.D.L.R.: Une autre étymologie se réfère à "tacon", nom donné aux jeunes saumons descendant vers la mer.



LE PONT DE ROCHEFORT

affaires, Raymond Poincaré, ancien Président de la République, trouve la caisse vide.

A vrai dire, il s'y attendait, et tenait toute prête une commission de la Hache, féroce à souhait, qui devait réaliser sur l'heure toutes les économies possibles, et jeter bas des pans entiers d'une administration déjà jugée pléthorique, et qui ne manquerait pas, si on la laissait proliférer, d'étouffer l'économie du pays et de tarir ses forces vives pour les décennies à venir.

Ainsi, tout un lot de sous-préfectures fut sacrifié, dont dans notre département celle de Poligny. On taxa pêle-mêle l'eau, le gaz, l'électricité, les chiens, même petits, les balcons, ouvrages ou non, les pianos, avec ou sans queue, les précepteurs, les gouvernantes et autres futilités.

Dans la foulée, emporté par son élan, Raymond Poincaré, d'un trait de plume, supprima les zones franches. Bien sûr, l'évolution respective des monnaies des deux pays ayant déjà pris à cette époque la tournure fâcheuse que l'on sait, l'existence des zones franches avait revêtu peu à peu un caractère anachronique, et notre Président avait pu penser que sa décision ne risquait pas de remettre en cause les conclusions du Congrès de Vienne, et que Monsieur de Metternich ne se retournerait pas dans sa tombe.

Las ! Messieurs de Berne, toujours vigilants comme chacun sait sur le chapitre de la finance, ne l'entendirent pas de cette oreille et jetèrent de hauts cris.

Eux qui si souvent, si l'on en croit Dom Benoît, étaient intervenus dans l'histoire de la Terre de Saint-Claude, se manifestèrent une fois de

plus. Ils n'acceptèrent pas que l'on puisse porter atteinte de façon aussi cavalière aux droits sacrés de la confédération issus des avatars et des bouleversements napoléoniens, et ils portèrent leurs doléances devant le Tribunal International de La Haye.

Longtemps les juges délibérèrent, longuement ils réfléchirent ; des années passèrent. Oui, on ne pouvait pas ne pas sanctionner une violation aussi flagrante d'un traité international, et de si mauvaises manières ne sauraient être admises entre nations voisines et civilisées.

Mais comment ne pas encourager cet homme de bien qui, devant les coffres béants d'une grande nation s'évertuait de son mieux à remédier à une situation aussi exceptionnelle et qui, très certainement, ne se renouvellerait jamais dans l'avenir.

Enfin le Haut Tribunal rendit sa sentence digne de Salomon. Les zones franches étaient rétablies, mais, telles la peau de chagrin de Balzac, elles étaient rapetissées. Et c'est ainsi que disparurent les douaniers de la vallée du Tacon, exilés en des lieux plus austères, tout au moins jusqu'au développement des sports d'hiver, à la sortie Nord de Mijoux en hiver, au col de la Faucille en été où ils se trouvent encore aujourd'hui et où leur présence ne manque pas de susciter maintes interrogations de la part des non-initiés.

Quant au douanier du pont de Rochefort, les bons juges de La Haye, sans le savoir, lui avaient probablement sauvé la vie.

Avec le développement de la circulation automobile, l'exercice de ses fonctions serait devenu de plus en plus

périlleux, jusqu'à ce que quelque conducteur distrait ou maladroit l'ait renversé comme une vulgaire quille et expédié ad patres.

Remontons maintenant dans le temps jusqu'au début du XVII^{ème} siècle, époque à laquelle la chasse aux sorcières était vigoureusement menée dans tout le Haut-Jura, par le Grand Juge Henri Boguet.

Il avait décelé, on ne sait trop comment, des traces de sabbat sur les bords du Tacon, où les sorcières trempaient des branches dans la rivière, puis les agitaient et répandaient des gouttes d'eau tout alentour, tout en dialoguant avec le diable par le truchement d'incantations magiques.

Résultat : les vaches avortaient et les récoltes se "gastaient" ou étaient détruites par la grêle. Ah! Il ne faisait pas bon, en l'an de grâce 1604, errer sans motif plausible dans les prés et les bois de Coyrière ou de Coiserette.

Aujourd'hui, disparues dans les airs les sorcières enfourchant leur balai, dissipées les vapeurs sulfureuses. Mais les ronds, eux, sont toujours là ; ils ont seulement changé de nom. De "ronds de sorcières", ils sont devenus "ronds de champignons", et nos sympathiques mycologues peuvent maintenant se livrer à leur quête favorite sans risquer le bûcher.

Convenons qu'il y a quand même un progrès...

Et maintenant nous allons suivre en descendant le cours de notre rivière. Issues de la belle forêt de Chapuzieux, ses eaux traversent d'abord la vaste et riante combe de Leary, à la curieuse appellation anglo-saxonne, insolite à cet endroit.

Eh bien non ! Il ne s'agit pas d'un amiral britannique, et les bateaux de Sa Gracieuse Majesté ne se sont jamais aventurés jusque là, même pendant la guerre de Cent Ans.

Passés les Bouchoux, leur vis à vis la Serra, et leur prieuré, lieu de pèlerinage très fréquenté autrefois, voici venir sur notre droite le Douveraine, violent et mystérieux, aux gorges si difficiles d'accès, dont les eaux souvent tumultueuses drainent le plateau des Moussières.

Au passage, nous monterons sur un

autre plateau, plus petit celui-là, le plateau d'En Assis, et nous y découvrirons les vestiges de ses fermes abandonnées.

En Assis ! Parangon des solitudes secrètes de nos montagnes. Que la vie devait être dure autrefois en ces lieux si difficiles d'accès, en quasi-autarcie, sans communications tout au long d'un hiver interminable. Aujourd'hui les hommes ont déserté En Assis, et pourtant...

Parmi leurs descendants, peut être certains d'entre eux sont-ils de ces hommes et de ces femmes qui, chaque jour, dans la grisaille des matinées parisiennes, se hâtent d'un cube de béton à un autre cube de béton par train de banlieue et métro interposés. Dans leur subconscient, ne ressentiraient-ils pas parfois, leur parvenant par les chemins mystérieux de la génétique, comme une vague réminiscence de quelque paradis perdu ?

Où sont la joie de vivre, la liberté, en un mot le bonheur ? Probablement entre ces deux extrêmes ; mais je laisse à chacun le soin de philosopher sur cette interrogation.

Descendons maintenant rapidement la vallée, trouvant au passage Coiserette, puis Coyrière, puis tous les villages et hameaux égrenés par Villard-Saint-Sauveur.

Ne quittons pas ces lieux sans évoquer leur renommée gastronomique, leurs restaurants réputés, et le culte rendu au début de chaque année, le 17 janvier, à Saint-Antoine, dont le compagnon arrive à point pour fournir aux humains force calories qui leur permettront de résister aux frimas, car le 22 janvier, "à la Saint-Vincent, tout gèle et tout fend."

Parvenu presque au bout de sa course, notre Tacon trouve sa plénitude en recevant coup sur coup ses derniers affluents : le Flumen, rivière aux belles cascades et aux truites réputées, puis l'ensemble formé par le Grosdar, avec sa queue de cheval et sa queue d'âne, et le bief des Foules ; j'avoue ignorer lequel des deux a la préséance pendant leur court trajet commun.

C'est ainsi que, tout de suite après avoir acquis sa maturité, le Tacon est venu fonder avec la Bienne, bien avant l'arrivée de Saint-Romain,

le site de Condat appelé à une longue histoire. Alors, au fil des siècles, indifférent aux problèmes des hommes, fussent-ils internationaux, soumis seulement aux caprices des vents, des neiges et des pluies, notre Tacon continuera à taconner allègrement.

Ce faisant, ne nous donnerait-il pas une leçon de modestie ?

John REFFAY



LA VALLEE DU TACON

Henri MARANDIN

Emile Dalloz, *premier diamantaire de son temps*

Création et développement
de la lapidairerie mécanique



par René Chambard

UNE ENFANCE DIFFICILE

Henry Bordeaux a dit "La prédestination de l'enfant, c'est la maison qui l'a vu naître". Où trouver un exemple plus frappant et plus fort que la naissance d'Emile DALLOZ dans la ferme du Flumen, située sous la Roche Percée, le 29 juillet 1861 ! Même aujourd'hui cela serait une prédestination, mais en 1861 !

Au fond d'une gorge que l'on admire depuis le Saut du Chien, au bord d'un torrent, au pied d'une cascade, un pont que les crues emportent, des champs maigres, petits, juste capables de nourrir chichement une famille qui se contente de peu, voilà pour le décor. Pas d'électricité, pas de gaz. De l'huile, des bougies, des quinquets, peut-être une suspension au pétrole dans la salle principale. Emile vivra donc là l'existence d'une multitude de garçons de son âge, apportant le concours de ses jeunes bras aux travaux de la ferme et du bûcheronnage.

Car des bois, la seule richesse, et des beaux noyers entourent la maison. Mais l'isolement est complet : pas de train, une liaison douteuse avec Genève par le Col de la Faucille et le passage problématique de la charrue en hiver sur la route de Septmoncel. Pour aller à l'école, l'enfant est obligé de se faire un chemin sur l'à-pic qui joint Flumen à la Roche Percée.

Savoir que l'avenir sera la vente des noix et le métier de bûcheron, quand on est un enfant doué d'intelligence, de réflexion sur la vie et l'avenir, voilà qui doit donner une volonté farouche de s'instruire un peu et d'en sortir. C'est pourquoi Emile DALLOZ fut toute sa vie un homme de volonté tenace. Réfléchir, observer et di-

René CHAMBARD naît le 30 septembre 1906 à Morez dans une famille de mécaniciens réputés et d'horlogers.

Diplômé de mécanique de précision de l'Ecole Nationale de Morez, sort major de l'Ecole Nationale de Voiron.

A pris de nombreux brevets pour des machines perfectionnées et en avance de 30 ou 40 ans sur son époque.

Membre diplômé de la Société des Savants et Inventeurs de France.

re : j'irai à l'école. L'école primaire en est à ses débuts. Souvenons-nous, nous sommes en 1861. Le train n'arrive qu'à Saint-Laurent. Le seul moyen de transport est la diligence à six chevaux qui s'appelle "La Suisse" et fait Genève-Morez par la route nationale n°5. Saint-Claude n'est desservi que par une voiture à cheval qui s'appelle "Le Courrier" et va de la poste de Saint-Claude à Morez par Longchaumois à l'aller et par La Rixouse au retour.

Depuis Saint Viventiole, Saint-Claude travaille le bois, le buis, l'os et la corne. On commence à faire des pipes de bruyère. Toutes les usines sont près des cours d'eau, avec des roues à aubes, roues "en-bas" s'il n'y a pas de chute, roues "en-haut" si l'eau arrive au-dessus et qu'il y a chute.

Pour Morez et Septmoncel, Genève est un centre de la plus haute importance. De Genève se propage, dans les fermes du Haut-Jura, une petite industrie qui se pratique surtout l'hiver : le lapidaire, taille de facettes sur de petites pierres fines

ou fausses, entièrement à la main, grâce à un bâtonnet de bois. Un inconnu plus ingénieux que les autres invente le bâton mécanique qui ne permet que de tailler une seule pierre mais avec plus de facilité pour diviser et incliner la pierre en contact avec la meule.

Des hommes plus entreprenants, plus visionnaires veulent faire autour de Saint-Claude des usines qui pourront concurrencer Anvers et tailler la pierre la plus prestigieuse, le diamant. Près des cours d'eau s'installent deux usines, la première à la Patinerie, qui deviendra Montbrillant, et la seconde au Martinet. Une troisième, avec machine à vapeur, s'installera plus tard à Lamoura.

En 1877, las de conduire l'attelage pour livrer du bois, Emile DALLOZ, qui vient d'avoir 16 ans, décide d'être diamantaire. Il fait son apprentissage successivement dans les trois usines, Montbrillant, Le Martinet et Lamoura. Sa naissance à Flumen lui a donné la volonté et la ténacité. Ces deux qualités lui permettent de chercher avec opiniâtreté les recettes de la taille la plus rapide des plus précieux des minéraux à la cristallisation complexe. Il découvre seul les lois de la taille et comme il est grand et habile, il est surnommé "le Grand Mile", un surnom qui le suivra toute sa vie. Mais quand il sera devenu le grand industriel de Saint-Claude, il recevra ce nom comme une insulte et tous ceux qui seront proches de lui, sous le Pré, le ressentiront de même. Il n'était plus le Grand Mile, mais Monsieur DALLOZ.

LE DIAMANTAIRE

En 1881, il devenait pour tous le meilleur ouvrier diamantaire de son temps et il le restera toujours. Il décide alors de se mettre à son compte. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, se mettre à son compte, en ce temps là, ce n'est pas devenir patron. C'est acheter "une place", c'est-à-dire une meule et un banc et louer un emplacement, près d'une fenêtre, dans un atelier doté de la force hydraulique, pour tailler des lots de pierres confiées par un négociant. L'horaire est donc libre. Outre les qualités d'assiduité et d'adresse

requis, tout l'art consiste à tailler avec le moins de perte de poids possible. C'est à cela que l'on reconnaît le meilleur diamantaire.

Plus tard, devenu le grand diamantaire de Saint-Claude, il mettra ses connaissances à la disposition du plus grand nombre, en rédigeant un petit livre vert qui deviendra le bréviaire de la profession.

Cette réputation acquise à 20 ans lui permet d'épouser une riche héritière, Mademoiselle Anaïs BARBE. Dans la famille du garçon d'honneur, on parle encore aujourd'hui de la dot : toute de diamants... Grâce à ce mariage, Emile DALLOZ ouvrit, cette fois comme patron, deux ateliers à Saint-Claude en 1885, l'un aux Arrivoirs, l'autre rue Christin.

Le voici donc patron diamantaire et, par la force des choses, obligé de s'intéresser au négoce des pierres fines avec les mêmes acheteurs que pour les diamants. A partir de ce moment, toutes les en-têtes de lettres des Etablissements DALLOZ porteront TAILLIERIES DE DIAMANTS avec en sous-titre "et pierres de couleurs" et, dans un coin, "taillerie mécanique de diamants imitation". (cf. ill. p 17)

LA TAILLERIE MECANIQUE

Nous arrivons au point capital de la vie d'Emile DALLOZ qu'il ne faut pas confondre avec l'apogée de sa fortune. Les petits artisans de la montagne commencent à cette époque à tailler au bâton mécanique de petites billes de cristal pour en faire ce que l'on appelle le "chaton". Un chaton est une pierre qui imite le diamant, taillé en 8 facettes au dessus, 8 facettes à la culasse et une table, en tout 17 facettes. Le premier fournisseur de matière première, le brut, sorte de verre encore dénommé "strass" du nom de son inventeur, est Samuel MILLET.

La grosseur des chatons

Les chatons, en tamis filière perle, vont du n° 000 (5/10e de mm) au n°40 (6 mm).

Naturellement, ne tailler qu'une seule pierre -objet sans valeur propre- en fait un article à forte valeur ajoutée, comme l'on dirait aujourd'hui,

où l'acheteur ne paye pratiquement que de la main d'oeuvre. Aidé de mécaniciens, il construisit un premier bâton mécanique à 4 broches et, précision qui contredit certains auteurs, les premières productions de chatons d'Emile DALLOZ furent obtenues en multipliant par quatre le rendement du bâton mécanique ordinaire.

Mais chaque broche était encore manipulée à la main, facette par facette, sur une meule plate. L'idée de génie d'Emile DALLOZ cherchant à augmenter le rendement fut de penser à abandonner la meule plate pour la remplacer par un cylindre et de faire construire un "engin" où la rotation des broches puisse se faire par une seule manoeuvre simple en multipliant le nombre des broches. Par relation il entra en contact avec un mécanicien qui était à l'époque une des plus inventifs de Morez où il exerçait chez BOURGEOIS. Le "Père COLACHOT", ainsi que tout le monde le nomma fabriqua pour M.DALLOZ le premier porte-pierre au monde.

Nous sommes en 1898. La mise en marche d'une machine avec cylindre et porte-pierre fut le début d'une immense réussite personnelle et, pour le Haut-Jura, le départ d'une prospérité qui dure toujours en 1987.

Emile DALLOZ, émule de Bernard Palissy qui brûlait son mobilier pour cuire ses émaux, n'hésita pas à sacrifier le plancher de la salle à manger de son appartement derrière la poste pour y percer une ouverture permettant à l'atelier de soudage de communiquer avec celui de la taille. Il ajoute à ses deux ateliers de Saint-Claude, un atelier à Foncine-le-Haut et un autre à Cinquétral. L'affaire qui devient importante possède alors trois branches d'activité : le diamant, la plus importante, la pierre fine et une petite affaire qui promet, le chaton.

C'est à ce moment que se présente pour Emile DALLOZ l'occasion d'acheter une grande propriété "Sous le Pré". Cette propriété comprend, sur près de 10 hectares, divers bâtiments anciens occupés pour la plupart par des ateliers indépendants les uns des autres : une tournerie sur corne, une usine de fume-cigarettes, une petite usine de pipes, une menuiserie, un vaste parc avec serre, volière, chalet

des amours, tir au fusil, jeux de boules et de quilles, pavillon de gardien et, au milieu de tout, un bâtiment neuf très important de 30 mètres su 11, avec 6 niveaux. Le jour de la vente, le 4 octobre 1898, au moment où le mot "adjudgé" est prononcé, un coup de pistolet retentit : l'ancien propriétaire, M.ROSEMBERG, se fait sauter la cervelle.

UN GRAND PATRON

Dans les nouveaux locaux réservés uniquement à la fabrication des chatons, pas un seul diamantaire. Bientôt y apparaît la première génératrice d'électricité et les enfants des écoles viennent voir les premières lampes électriques... Les collaborateurs du moment ont noms BICHET, COLACHOT, Henri BOURGEOIS, Paul BENOIT, Léon CHANUT et le PROST.

Quand l'extension du chaton oblige à remplacer les meules en étain par des meules en oxyde de fer aggloméré à la gomme-laque, les PROST commencent avec les moyens du bord, mais il faut de suite adjoindre un homme doué pour la chimie : ce sera Charles JOLY. La bonne marche et la bonne vente du chaton rendent nécessaires les services d'un homme compétent pour diriger la taillerie : c'est ainsi que le 1er mai 1907, Léon CHAMBARD, mon père, entre dans l'entreprise.

On est passé des petites machines aux machines simples à 41 broches. On embauche les meilleurs mécaniciens du moment et on achète les machines les plus performantes : étaiu-limeur américain, raboteuse américaine, tour Reine-kier. Toute une fourmilière s'agite sous le harcèlement constant de M.DALLOZ qui réclame toujours plus de production et toujours plus de qualité. C'est à ce moment qu'il choisit la première et la dernière lettre de son nom, le D et le Z, pour qualifier la qualité de sa production. Un nouvel homme est embauché : Henri BERRIAUT qui, avec M.DALLOZ et Léon CHAMBARD, formera un trio remarquable malgré d'interminables discussions orageuses conduisant à des concessions mutuelles et à des arbitrages quelquefois difficiles. Mais la machine est en route avec pour seul mot d'ordre l'éternelle phrase de M.DALLOZ : doublez la production ! De là le nom de



Nouveaux Procédés pour la Taille

••• DE •••

DIAMANTS IMITATION



MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION INTERNATIONALE
DE
TURIN 1911

Tailleries de Diamants

ET PIERRES DE COULEURS

À ST. CLAUDE (JURA)

Emile Dalloz

la machine double qui comporte deux porte-pierres de 71 broches chacun. Alors âgé de 7 ans, j'eus l'honneur de sa mise en route. Mais ma faiblesse à enclencher la machine à polir fut à l'origine d'une amélioration technique : le taquet-dégageur...

En 1911, les Etablissements Emile DALLOZ obtiennent la médaille d'Or de l'Exposition de Turin avec la médaille de collaborateurs pour MM. BERRIAUT, CHAMBARD et BOURGEOIS. A cette époque, les mécaniciens de l'usine construisent une automobile, marque Emile DALLOZ, avec enjoliveurs de roues en bronze marqués Emile Dalloz en rouge et bouchon de radiateur en forme de chaton. Plus tard la marque Panhard-Levassor sera préférée.

La déclaration de guerre de 1914 éclate alors que les Etablissements viennent d'être de nouveau distingués à l'Exposition de Lyon et de San-Francisco. M.DALLOZ est désorienté par la misère du temps mais il se ressaisit très vite et organise des soupes populaires. Mesdames CHAMBARD, CHANUT, Henri DALLOZ, la concierge, la jardinière épluchent les légumes et la cuisson se fait dans la cour. Tous ceux qui se présentent, ouvriers ou non, sont

servis. La guerre que tous voyaient courte se prolonge. Les blessés et les mutilés reviennent. Monsieur Emile DALLOZ, toujours inventif, toujours en avance sur tout, décide de créer Sous le Pré une école de rééducation pour les mutilés des jambes. BERRIAUT est chargé de mettre en place un internat complet avec cuisine, réfectoire, chambres individuelles, sanitaires. En même temps ses dispositions pour l'architecture le conduisent à entreprendre la surélévation de deux bâtiments pour créer de toutes pièces et mettre en marche quatre ateliers de diamantaires. BENOIT, le moniteur désigné pour apprendre la taille du diamant aux mutilés, devint Premier Ouvrier de France. On put après la guerre faire travailler Sous le Pré environ 250 diamantaires.

Pendant ce temps, M.DALLOZ avait toujours en tête de devenir le plus gros producteur de chatons en France. Il rêvait de dépasser la production tchécoslovaque et même de surpasser son véritable concurrent autrichien SVA-ROWSKI de VATENS. Fonceur, exigeant, travailleur, confiant en lui, il voulait doubler, toujours doubler la production. Il embauche alors deux hommes, CHAVANON et HOLZHOHER. L'un passe pour détenir le secret du bleu Guimet et HOLZHOHER est un ingénieur sérieux. Tous deux firent beaucoup de dessins et conçurent une machine à quatre porte-pierres que M.DALLOZ baptisa la "MAX" (pour maximum).

La guerre se termine. Les collaborateurs rentrés du front et réunis en conférence laissent tomber un verdict

définitif : la MAX est un monstre, conçue en bureau par des gens qui n'ont jamais vu fonctionner une équipe. On peut à la rigueur tailler un chaton avec peine, mais sur 8 ou 9 heures, la production est nulle et la qualité n'est ni garantie, ni maintenable malgré un très gros effort des ouvriers. C'est l'échec. Un malheur n'arrive jamais seul. Pour pallier la défection de la MAX et maintenir une haute production, M.MARLAND, nouveau Directeur, impose aux ouvriers un travail en deux équipes qui a pour conséquence de séparer les couples, la femme travaillant en A, l'homme en B. Et c'est la grève dont Léon CHAMBARD, et par contre coup son fils, supporte toute l'impopularité. Diverses médiations ramènent le calme, mais l'alerte a été chaude et consécutivement à l'installation d'une usine à Lons-le-Saunier, la direction des ateliers est remaniée.

Le développement de la taillerie oblige M.DALLOZ à produire lui-même le "fondu", bille de cristal à 23% de minium de plomb, transparent ou teinté de différents oxydes. C'est alors que s'installe la cristallerie, placée sous la direction d'un maître-verrier débauché de Paris.

Pendant cette période, la branche diamant marche à fond. Des techniques et un outillage novateurs sont mis en place, notamment dans le domaine du brutage. Le nombre de diamantaires augmente sous le Pré et les meilleurs ouvriers de la profession viennent y travailler. M.DALLOZ est devenu le Président de la Chambre Syndicale des Patrons Diamantaires. Il achète de gros lots de diamants du Brésil, là où il est grand connaisseur en même temps qu'il fait commerce de vrais saphirs, rubis et émeraudes. Ces activités sont sans doute plus rémunératrices que la taillerie qui, pour tous, est une industrie LOURDE, lourde à mener, dévoreuse de capitaux, dévoreuse de muscles, course sans fin pour tous vers plus de production, plus d'efforts, plus de qualité.

Quand CHANUT qui n'avait jamais quitté l'usine et qui avait toute la confiance du patron décide de se mettre lui-aussi à son compte, en 1930, la branche diamant amorce son déclin. M.DALLOZ pris dans un engrenage et par

une rage de vaincre, encouragé de voir sa production concurrencer en qualité celle de SVAROWSKI, se donne tout entier au chaton et à la taillerie. Alors que MONNERET, qui a échoué dans sa tentative de mise au point du changement automatique de facettes, quitte l'usine, j'y fais mon entrée, le 2 août 1924, embauché et payé par mon père qui voulait m'apprendre "le goût du pain". Pour cela, il commence par me payer moitié moins que ce qu'il accordait au mécanicien que je remplace, soit 2,25 francs de l'heure, avec comme consigne de sauver ce qui pouvait l'être de la MAX.

Évolution du mode de calcul des salaires

Avant la guerre de 1914, les ouvriers étaient payés à l'excédent (un prix plancher pour une production donnée majoré d'une sorte de prime pour le dépassement).

Puis on en vint à payer aux pièces (voir encadré p.19), tous les mouvements étant évalués en multiples de 20 secondes, temps jugé nécessaire pour le polissage d'une facette.

A la fin, la qualité, primordiale sur un marché livré à la concurrence, était devenue un critère en matière salariale, avec une distinction en fonction des défauts imputables à la cristallerie.

"Donnez-moi de la qualité, je vous doublerai vos salaires."

Au bout de quelques mois de travail acharné, j'ai à peu près trouvé la base d'un appareil pour réaliser le changement automatique de facettes sur lequel mes devanciers s'étaient cassés les dents. J'en avais fait faire une maquette minuscule en bronze pour démontrer le principe. Sa présentation au patron et la discussion qui s'ensuivit vaut la peine d'être rapportée.

L'entretien eut lieu dans le bureau patronal. Seul avec M.DALLOZ, je lui dis que je ne concevais pas mon avenir en dehors de l'usine, que je pouvais et je devais me consacrer à son expansion. Durant mon service militaire, j'avais étudié la théorie de Taylor et suffisamment médité pour mesurer l'énergie dépensée en pure

perte dans le fonctionnement actuel de l'usine. De plus, j'avais réalisé, du moins en pensée, ce qui deviendra les équipes longues. J'essayais de me montrer convaincant, car l'enjeu de cette conversation était important pour moi : passer du salaire horaire au salaire mensuel.

Monsieur DALLOZ me considérait de façon enjouée et, en fameux commerçant avait l'impression de traiter une affaire où il était sûr de me rouler. D'un geste brusque, pointant sur moi un doigt menaçant, il me jette :

"Qu'est-ce que tu me donnes ?

- Je vous apporte le changement automatique de facettes."

Et je sors la petite maquette. Il la contemple, me félicite vivement, m'assure de sa compréhension, me dit que l'usine est assez grande pour me fournir une situation en rapport avec mes ambitions et, qu'après tout, M.BERRIAUT devenait vieux et que...pour le remplacer... Je pensais avoir bien manoeuvré. J'attaque donc la question salaire. Aussitôt il se met en boule, prêt à recevoir l'assaut.

"Fais ton prix," reprend-il toujours d'une voix forte et toujours le doigt pointé. Puis, le ton radouci :

"Ici nous sommes dans une maison de verre, aucun chiffre ne doit être prononcé."

A plat sur la table, il me glisse un petit morceau de papier sur lequel est inscrit un chiffre au crayon, de son éternel Hardmuth court avec gomme au bout. Je réponds en mettant un chiffre... et les petits papiers circulent sur la table, de l'un à l'autre, chaque fois soigneusement déchirés ! A la fin, il me dit brusquement :

"Je te fais un contrat de 25 ans !" Et le lendemain, 12 avril 1928, à 7 heures du matin, je m'installais Sous le Pré pour 51 ans.

VERS L'APOGEE

Comment se présentent les choses au moment où je m'engage corps et âme dans ma vie professionnelle ?

Emile DALLOZ est devenu un personnage très important. De son portrait trop court on ne saurait oublier l'homme, humain et social. Créateur du Cercle Démocratique et de la Société

50 ans avant le Japon

Le salaire des ouvriers, directement lié à la production de l'équipe, est fixé en fonction d'une hiérarchie soigneusement établie tenant le plus grand compte de la responsabilité, de la technicité et de la pénibilité de chaque tâche, sans distinction entre hommes et femmes.

La production de chaque équipe est annoncée par haut-parleur avant que les paquets de pierres partent à la taillerie. Grâce aux tableaux affichés en permanence, chacun est à même d'évaluer son gain journalier.

Le Directeur est accessible à tous, mais en fin de journée et en présence du contremaître lorsque le différent porte sur le travail.

Immobilière, il fit acquérir la propriété du 45, rue du Pré comprenant immeuble et Grand Café Américain et construire le Théâtre des Variétés. Il fréquente sénateurs et ministres, Charles DUMONT, Victor BERARD. Avec Emile ROMANET, il est le premier en France à distribuer des Allocations Familiales. A l'appel de POINCARÉ, il verse une somme importante pour redresser le franc, pas en prêt comme on pourrait le croire, mais en don à fonds perdu.

Propriétaire des droits d'eau et des terrains du Flumen, qu'il aurait pu exploiter pour son propre compte, il crée en 1903 la Mutuelle Electrique du Haut-Jura, société à forme coopérative dont il devient le premier directeur, puis le président de 1907 à sa mort en 1941. (1)

Les honneurs ne lui seront pas refusés : Palmes Académiques, Officier d'Académie, Légion d'Honneur vont de pair avec sa nomination de Conseiller du Commerce Extérieur.

Des peines cruelles l'affecteront profondément. Le décès de son fils Armand qui disparaît prématurément restera pour lui une blessure qui ne se refermera pas. Son épouse, collaboratrice dévouée et témoin de son

(1) N.D.L.R.: Voir article de Pierre BOCCHIO paru dans le "Bulletin des A.V.S.C." n°4, illustré d'un portrait d'Emile DALLOZ.

ascension sociale meurt à son tour. Son remariage avec Mademoiselle JAVEL ouvre une période faste dans la vie d'Emile DALLOZ. Remarquable par sa beauté, sa grande douceur et sa grande distinction, la seconde Madame DALLOZ était simple et aimable avec tous. La naissance d'une fille, Raymonde, fut pour Emile DALLOZ le début d'une vie nouvelle. Elle fut aussitôt entourée des plus grands soins.

Au physique, Emile DALLOZ était un homme qui en imposait. De grande taille, toujours vêtu avec recherche -avec chemise blanche empesée et casquette "à la Grand Duc Nicolas", d'alpaga gris et noir l'été, bleu marine l'hiver- il portait sur un visage fin un petit bouc et la mouche qu'il sacrifiait et laissait repousser au gré de sa fantaisie... et de ses séjours à Vittel et à Bagnoles-de-l'Orne. Absences qui ne l'éloignaient guère de son cher "Sous le Pré", puisqu'il se faisait renseigner journalièrement sur la production et la qualité, tout en transmettant des notes au crayon souvent terminées d'un laconique : "Que fait CHAMBARD ?"

Il menait grand train, avec une maison comprenant une dizaine de domestiques, sous la direction de "Fräulein", qui régénait d'une main ferme un ménage de jardiniers, deux femmes de chambre, une cuisinière, une lingère, un chauffeur, une institutrice pour son fils Robert et, plus tard, une nurse pour sa fille Raymonde.

S'il marquait une certaine hauteur, entrant dans ses ateliers dès 7 heures du matin -alors que la lampe bleue de son bureau restait éclairée tard dans la nuit- sans répondre aux saluts qu'on lui adressait, il recevait somptueusement, notamment le 1er janvier. Ses invités se rappellent encore son vermouth et son Château-Chalon extraordinaires. A cette occasion, on le voyait détendu, enjoué, souriant, grand seigneur. C'était le moment choisi par ses collaborateurs pour arracher une nouvelle machine destinée à l'atelier de mécanique !

Tout perfectionniste qu'il fût, sa méthode de direction d'entreprise restait empirique et la modernisation technique qu'il poursuivait restait forcément limitée puisqu'elle ignorait

la rationalisation du travail.

Car la taillerie était devenue une monstruosité qui faisait peur à tout le monde. Le travail des ouvriers et des ouvrières avait quelque chose d'inhumain. Par exemple, le polisseur devait effectuer 17 km par jour, portant les porte-pierres qui finissaient par représenter des tonnes. Deux fois le tour de la terre en 30 années de présence à l'usine !

La peine des hommes

Avant l'installation du railway, 1200 porte-pierres de 9 kg sont mis en oeuvre journalièrement sur une seule équipe par le polisseur.

Pour sortir ces porte-pierres, il faut faire 120 tournées autour de la machine. Une tournée, c'est 16 déplacements de 7 m, soit 112 m en portant 2 fois les porte-pierres.

La journée d'un polisseur c'est donc :

14 km de marche,

22 tonnes de charge,

9600 tours de manivelle.

Multiplications cet effort par 30 polisseurs et ajoutons 30 tailleurs, 30 chargeuses, 30 soudeuses et retourneuses, 30 brocheuses et manutentionnaires...

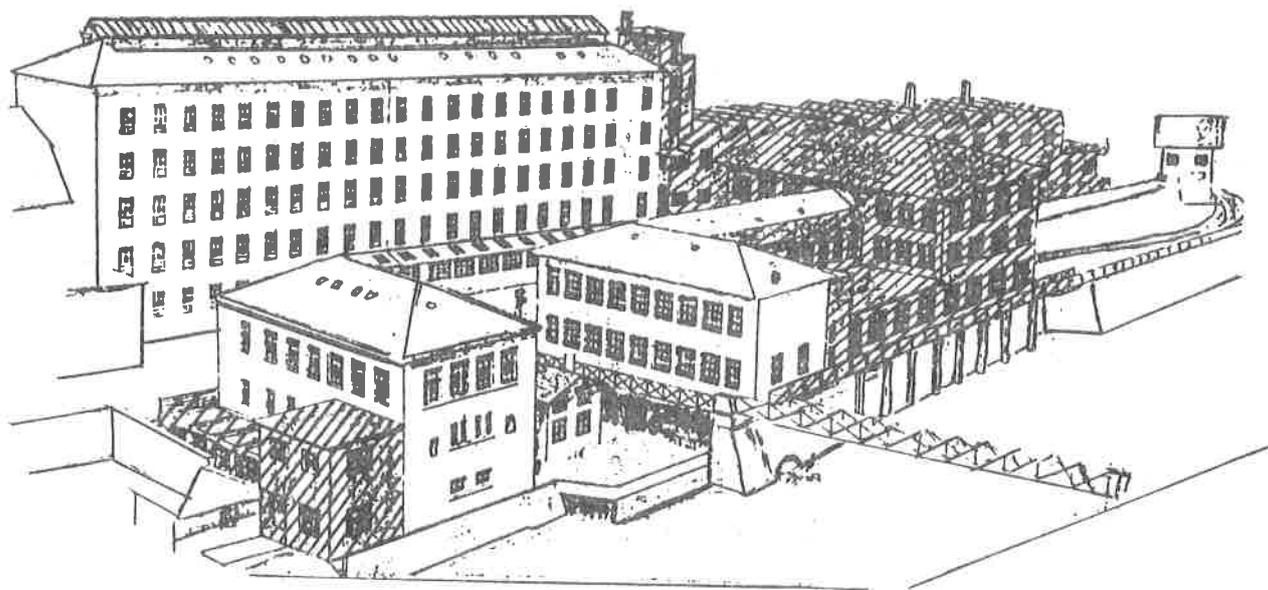
Ce sera notre mérite, à mon père et à moi, entre 1928 et 1929, d'apporter une grande amélioration à l'usine en introduisant la rationalisation de la fabrication en même temps que l'amélioration des conditions de travail.

Dans le propos qui va suivre, il sera souvent question d'"équipe" -le mot a déjà été employé- et une précision s'impose. L'équipe est ici un gigantesque conglomerat de machines effectuant la taille complète des chatons, servi par une douzaine d'ouvriers s'affairant sur son pourtour, dans le bruit, les projections d'eau et l'odeur tenace de ciment et de gaz.

TECHNIQUES NOUVELLES

Avec comme point de départ les porte-pierres de la MAX et le support des porte-pierres que j'avais fait avant d'aller au régiment, mon père avait, pendant mon absence, libéré tout l'étage du grand bâtiment qui était affecté au soudage-dessoudage, et

L'Usine comme je la voyais



Realisé par J. C.

supprimé les monte-charge. Au rez-de-chaussée côté gare, où se trouvaient les anciens bureaux occupés par MMes. DALLOZ et CHANUT, quatre équipes doubles avaient été mises en route au fur et à mesure de leur construction, mais en travers, ce qui ne permettait pas de réaliser une amélioration que nous méditions depuis longtemps : les railways avec des wagonnets.

Pendant plusieurs mois, en travaillant pour chacune des équipes et équipe par équipe, sans arrêt du vendredi soir au lundi matin, nous avons transféré une à une chaque équipe deux étages plus haut. Les ouvriers de l'équipe à transporter partaient le vendredi soir et le lundi matin retrouvaient leurs places, deux étages plus haut, avec un circuit de wagonnets qui permettait de supprimer deux postes de chargeuses. Ce fut un travail gigantesque voulu par mon père et, pour moi, une leçon d'énergie et d'entraînement physique mémorable ; car pour éviter de la peine à mon cher papa, je descendais les escaliers quatre à quatre, des dizaines de fois par jour. Nous nous relayions pour travailler les nuits de vendredi à samedi, de samedi à dimanche et de

dimanche à lundi de manière à pouvoir diriger les mécaniciens qui démontraient, transportaient et remontaient les équipes et les soudeurs qui installaient le railway. Emile DALLOZ qui avait dit : "CHAMBARD, je veux du dévouement caché", était bien servi.

Tout ce branle-bas, de semaine en semaine, permit de libérer le rez-de-chaussée côté gare, de remplacer le plancher de chêne par de l'asphalte et d'y construire les équipes "1 longue" et "2 longue".

Pour des gens occupés comme nous l'étions, le krach américain de 1929 ne fut qu'un fait divers dans le journal. Quelle était la situation de l'usine ? Nous disposions :

- 1° des porte-pierres du père COLA-CHOT à 16 broches
- 2° des porte-pierres des petites machines à 17 broches
- 3° des porte-pierres des machines simples à 41 broches
- 4° des porte-pierres des machines doubles à 71 broches
- 5° des porte-pierres des machines longues à 91 broches.

Le besoin de réduire les prix de revient nous oblige à tout repenser. Pour les chatons en petits et moyens

Le marché américain

Les Américains décident un jour de mettre en fabrication 10 millions de tubes de rouge à lèvres ornés chacun de 10 chatons n°24.

Les Ets. DALLOZ se mettent à la tâche et fourniront jusqu'à 42.000 paquets de 10 grosses par mois...

42.000 paquets de 10 grosses, c'est 60 millions de pierres ou encore 1 milliard de facettes, soit 50 millions de facettes à tailler et à polir chaque jour.

Mais il faut savoir que, dans la taille mécanique, et avec une équipe bien réglée, on a 30% de pierres plus grosses et 30% de pierres plus petites.

Conséquence : pour assurer la fabrication de 42.000 paquets de chatons de n°24, il faut tailler 126.000 paquets et écouler la différence sur d'autres marchés...

numéros, nous décidons de fabriquer un nouveau porte-pierres, qui gardera la longueur des machines longues pour ne pas avoir à changer les dimensions des meules à tailler et à polir, mais les broches au pas de 68/10 sont remplacées par d'autres au pas de 54/10. On obtient ainsi des porte-pierres de 115 broches au lieu de 91.

En 1930, l'usine n'est pas encore touchée par la crise, mais des signes commencent à nous faire craindre un ralentissement des affaires. Les clients se désintéressent du blanc pour commander des pierres de couleur. Nous modifions les porte-pierres de 71 broches pour les passer à 89. Il n'y a pas de petites économies. D'ailleurs, M.DALLOZ nous harcèle toujours.

Quand les conséquences du krach américain se font sentir à Saint-Claude, la situation n'est pas belle. On recense 3000 chômeurs. Tous les bancs du Pré sont garnis d'ouvriers sans travail qui vont pointer à l'Ancien Tribunal. La municipalité fait ce qu'elle peut ; le maire, Jules MERMET, va jusqu'à faire le voyage en Amérique ! A son retour, la ville crée la C.O.B. -"Condition Officielle des Bruyères"- et la pendule Sancle. Tous ces efforts sont vains. Sous le Pré, les choses vont de plus en plus mal. Les cadres passent au salaire horaire

et tout le monde chôme le lundi. Garanti par mon contrat, je reste le seul à ne pas chômer, rémunéré au salaire minimum prévu. Une incroyable cascade de notes modifie les horaires, baisse les prix, remonte les horaires aux salaires précédemment diminués. Un sentiment de honte et de culpabilité m'empêche de dormir.

Un jour, dans l'usine, une idée me traverse la tête. De suite, à même le sol, à la craie blanche, je fais pour Claudius REGAD un croquis qu'il transforme en maquette en quelques heures. La voici la solution ! Je venais d'avoir l'idée de changer et d'inverser l'accouplement broches-pignons. Tous les avantages : je sais tout de suite que je viens de sauver l'usine, avec des broches plus simples pouvant se faire chez un décolleteur, tenant moins de place sur les porte-pierres et donc permettant de passer les équipes de 91 broches à 151 et même d'allonger les machines doubles en les faisant passer de 71 à 151 broches au pas de 4,125.

La révolution des broches plates venait d'être réalisée et, plus de 50 ans après, j'ai la fierté de constater que cette invention n'a pas été dépassée par une autre.

M.DALLOZ et Marcel MARILLIER s'emballent, me font rédiger et prendre un brevet maison au nom d'Emile DALLOZ. Miracle ! L'usine est sauvée et elle remarque !

Par Victor BERARD, M.DALLOZ me fait entrer comme membre de la Société des Savants et Inventeurs de France. Sept ans après la réalisation de mon équipe automatique, le 30 juin 1939, j'obtenais la médaille de bronze au concours triennal des inventeurs en récompense de "mes efforts industriels et de l'intérêt que présentent certains de mes brevets".

1932. Emile DALLOZ qui reprend du poil de la bête n'a pas avalé l'échec de la MAX et la grève de 1919. Il sait que la crise n'a été évitée que par mon brevet, mais il a réalisé la fragilité de la situation du chaton. Il pense trouver une solution en achetant une équipe entière que lui propose un mécanicien de Gablonz, en Tchécoslovaquie. Il se rend sur place, négocie l'achat et l'équipe qui doit tout sauver arrive toute prête Sous le Pré.

Le diagnostic au vu de son fonctionnement est vite fait : meules en grès de mauvaise qualité, meule à polir de même acabit, porte-pierres trop court, soudage incertain mais changement de facettes bon. En résumé, résultat nul, sauf que mon père admet enfin que le porte-pierres avec pignons-broches est possible.

TOUJOURS INNOVER

En 1933, je propose à M.DALLOZ de lui faire, non pas une machine MAX, mais une équipe entièrement automatique, basée sur les principes de Taylor. Que fait la meule ? Elle coupe du verre. Dans l'usine actuelle, combien de temps par jour coupe-t-elle du verre ? Pas pendant que l'ouvrier tourne les manivelles du porte-pierres, pas pendant qu'il relève la machine pour changer les porte-pierres. Le travail surhumain que l'on demande au polisseur est une perte de temps et d'énergie. Ce système est périmé et condamné à plus ou moins longue échéance.

La machine que je concevais taillerait du verre 9 heures par jour, sans aucun arrêt, sans perdre une minute et le polisseur ne ferait plus 14 km par jour. Il fallait tout combiner, la liaison machine à tailler-machine à polir, et n'en faire qu'un bloc. Les porte-pierres circuleraient automatiquement.

Depuis l'échec de la MAX, Emile DALLOZ avait peur des épures qu'il appelait des images. Pour le tranquilliser, je fais réaliser d'après mes plans une équipe en bois qui marche ! M.DALLOZ l'installe dans une grande pièce au milieu de son appartement. C'est pourtant une machine de 6 m de long, plus un encombrement de 1,5 m de tous côtés, avec ses deux meules de 750 de diamètre et 650 de longueur, des moteurs, des engrenages en plomb...

Pour réaliser le monstre, rien ne m'est refusé, rien n'est discuté. La dépense est pourtant énorme car il faut investir dans des moules en acier coulé pour la fabrication des meules, dans un four spécial pour les cuire, mais tout cela s'amortira puisque cela servira pour toutes les équipes à venir.

Les plus prestigieuses maisons de

France viennent me voir : MALECOT pour me faire un moteur spécial à deux bouts d'arbre et démarrage par masses centrifuges progressives ; la Compagnie Internationale des Tubes pour me fournir des tubes hexagonaux étirés sans soudure qui coulissent les uns dans les autres. HERNAUT accepte de m'usiner des arbres creux à 4 clavettes. Mon condisciple de Voiron, Marcel SEBIN, fait exécuter une énorme chaîne silencieuse à guidage central de pignons et roues trempées. J'essaye des techniques qui aujourd'hui m'épouventent ; je ne recule devant rien, encouragé par M.DALLOZ qui me pousse. Les longs cylindres d'air comprimé posent problème : M.DALLOZ va à Paris consulter les spécialistes de la R.A.T.P. A son retour, il me dit simplement : "Fais tout toi-même".

Tout est de plus en plus compliqué. Pour chacun des 8 cylindres il faut 4 soupapes : ouverture-admission, fermeture-admission, ouverture-échappement, fermeture-échappement. Le changement des porte-pierres est automatique. Pour passer de la table aux facettes, le principe le plus simple est adopté : pivoter sur la pierre elle-même, mais il faut avoir l'audace de faire des axes creux et fendus pour l'éjection latérale des porte-pierres.

Pas un seul dessin ne fut refait. Pas une seule cote ne fut changée et le résultat final fut une équipe qui marchait mieux que prévu. Le succès est total, rien ne cloche !

Emile DALLOZ, très prudent, avait pris la précaution de me faire fixer le prix de la réalisation d'avance. J'ai fait l'équipe à façon en payant moi-même les mécaniciens et en me contentant de retirer, chaque mois, exactement ma paye tout en faisant travailler mon frère pendant les vacances ! Quand l'équipe fut opérationnelle, en 1933, il restait 1800 francs en caisse vers M.DALLOZ. Je n'ai jamais réclamé cette somme...

J'étais parvenu à effacer l'échec de la MAX tout en réalisant deux rêves : celui de M.DALLOZ pour une production intensive et le mien par l'introduction du taylorisme dans l'entreprise. Il fallait continuer dans cette voie en allant de l'avant, toujours de l'avant, d'autant plus que des améliorations pouvaient encore être apportées :

n'avais-je pas déposé un brevet qui supprimait les porte-pierres ?

Mais il manquait le visionnaire : Emile DALLOZ s'était éteint le 30 décembre 1941.

Ayant donné 68 ans de ma vie à "Sous le Pré", trop proche d'Emile DALLOZ pour me tromper, je crois profondément qu'il est préférable de rester un créateur qu'un possesseur.

Et pour conclure, après avoir montré ce que fut la vie d'Emile DALLOZ, me souvenant des centaines d'ouvriers, la plupart émigrés, qui vécurent l'aventure de la lapidairerie mécanique et à qui je veux rendre un hommage appuyé et reconnaissant, je reprendrai à mon compte la fameuse tirade de l'Aiglon :

"Et nous les petits, les obscurs, les sans grade,
 Nous qui marchions à pied et jamais à cheval,
 Sans que l'espoir nous berce de ce fameux bâton qu'on a dans sa giberne,
 N'avions-nous pas le droit d'être un peu fatigués ?
 Majuscules c'est vous qui composez les titres,
 Mais vous ne seriez rien sans l'armée humble et noire
 Qu'il faut pour composer une page d'histoire."

N.D.L.R.: Conférence du 6 octobre 1987 aux "Amis", condensée et mise en forme par Roland JANOD. Le texte intégral de M. René CHAMBARD, conservé dans les archives de l'association, est disponible sur simple demande aux Archives Municipales.



Toponymie révolutionnaire

En prélude au bicentenaire de la Révolution, voici la nouvelle nomenclature des rues de la ville proposée par la Société Populaire de Condat-Montagne dans une délibération du 22 pluviôse an II (Archives municipales, série 7D) :

les Fauxbourgs....rue des Subsistances	Place du Château.Place de la Montagne
rue Basse.....rue de l'Industrie	rue du Château...rue de la Montagne
rue Sur la Poyat..rue du Commerce	rue Neuve.....rue de la Vertu
Place du Marché...Place du Commerce	rue du Prel.....rue de l'Egalité
rue de St-Romain..rue du Sommeil	le Prel.....Champ de la Fédération
rue Mercière.....rue de la Révolution	le Truchet.....Champ de Mars
la Place.....Place de la Liberté	les Moulins.....Fauxbourg de l'Egalité

Cette nomenclature manifeste la volonté de faire table rase de toute la période antérieure à la Révolution qui avait donné des noms comme "rue et place du Château", en souvenir de l'ancien château de Saint-Claude rasé en 1479, ou "rue Saint-Romain", du nom de l'église à laquelle elle conduisait. On veut leur substituer des appellations qui, certes, tiennent compte du caractère ou de la situation de la rue -comme "rue du Sommeil" à proximité du cimetière ou "rue de l'Industrie" pour la partie basse de la rue de la Poyat, peuplée d'artisans tourneurs- mais qui ne font plus du tout référence à la tradition sanclaudienne. Le lexique est national et révolutionnaire. Si cette proposition avait été suivie, c'eût été une grande perte pour la toponymie locale.

Naturellement, ce ne fut pas le cas. Les seules survivances furent "place de la Révolution", nom porté par la place de l'Abbaye ou place Saint-Pierre pendant les dernières années du XVIIIe siècle, et "rue de l'Egalité" qu'on trouve parfois au XIXe siècle pour désigner la portion de voie comprise entre le collège et la montée de la Cueille. Comme quoi il est plus difficile de changer le nom des rues que le gouvernement...

LE PETIT CHEMIN

J'ai emprunté un jour le petit chemin creux
 Qui se hisse, discret méandre sinueux
 Dans le charmant bosquet de sapins et de buis
 Au gré du hasard dans le silence des bruits.

Sous mon pas vagabond, insolite et feutré
 Dans le tapis moelleux de la morte feuillée
 Intrus, je me trouvais ; étrange sensation
 De briser l'harmonie d'une intense émotion.

Crépuscule radieux, lucernaire d'amour,
 Dans le rayon pourpre de la tombée du jour
 Au berceau du sentier dans l'ombre colorée
 Mon être était bercé d'un rêve d'éternité.

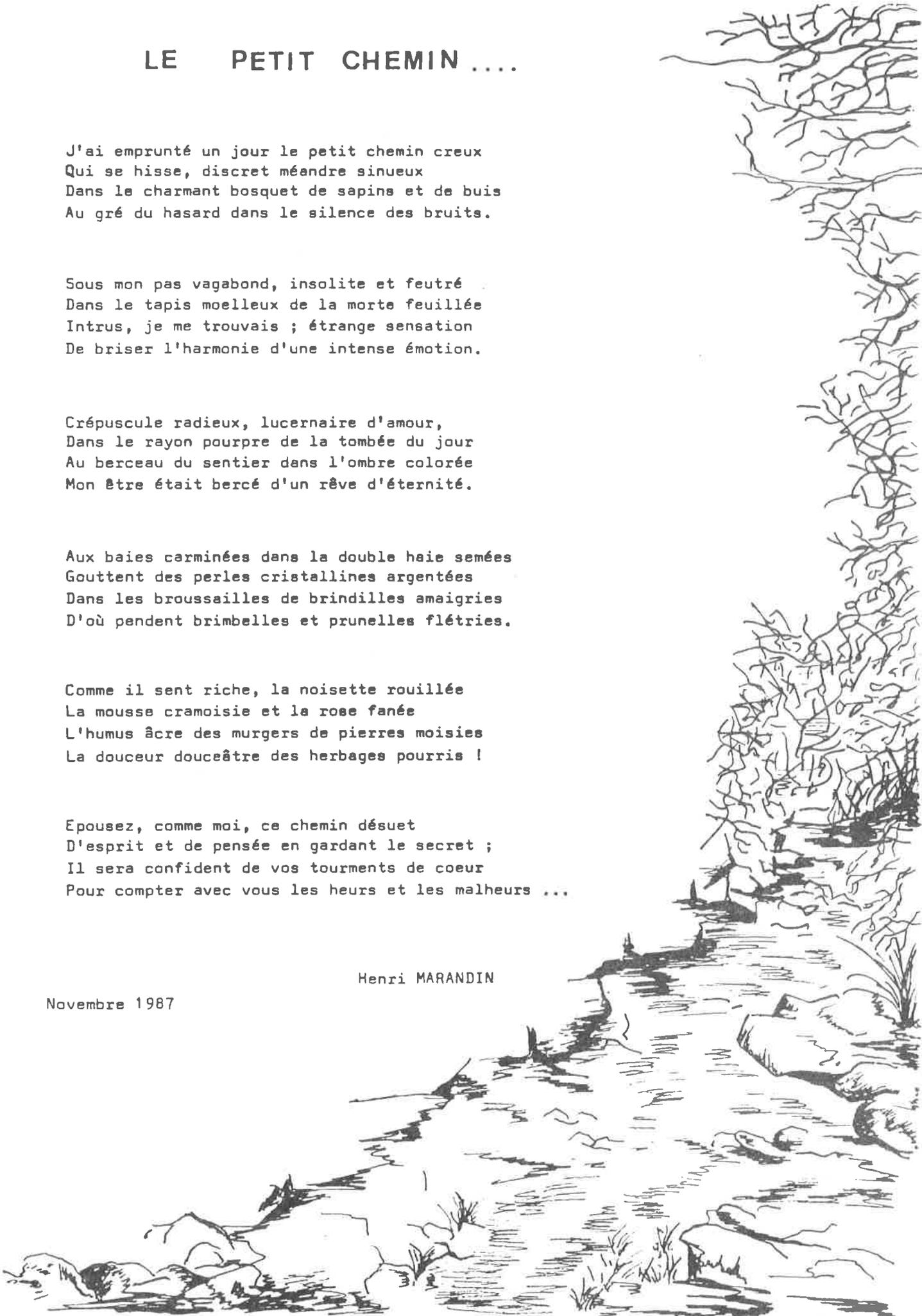
Aux baies carminées dans la double haie semées
 Gouttent des perles cristallines argentées
 Dans les broussailles de brindilles amaigries
 D'où pendent brimbelles et prunelles flétries.

Comme il sent riche, la noisette rouillée
 La mousse cramoisie et la rose fanée
 L'humus âcre des murgers de pierres moisies
 La douceur douceâtre des herbages pourris !

Epousez, comme moi, ce chemin désuet
 D'esprit et de pensée en gardant le secret ;
 Il sera confident de vos tourments de coeur
 Pour compter avec vous les heurs et les malheurs ...

Henri MARANDIN

Novembre 1987





Paul Duraffourg



L'HOMME ET LE CHANTRE DU TERROIR HAUT-JURASSIEN

Un certain soir d'automne, alors qu'en quête d'un beau coucher de soleil, j'arpentais l'échine rocailleuse où des mains expertes et dévouées plantèrent, il y a un demi-siècle, la grande croix des Couloirs, je vis soudain, dans son voisinage, se déplacer une silhouette. En m'approchant, je distinguai le profil de la tête, le contour du bérêt, le renflement de la musette sur le côté et la canne dont vraisemblablement elle assurait la marche. Si d'aventure j'avais joué le jeu de l'observation sans me faire remarquer, peut-être l'aurais-je vue se baisser jusqu'à terre, se redresser pour se tenir immobile quelques instants dans l'attitude de la contemplation. Je gage que ceux qui l'ont connu comme moi ont pu sans doute identifier le personnage. Paul DURAFFOURG maintes fois a parcouru ce haut-lieu de son village des Bouchoux, qu'il affectionnait entre tous.

De ce promontoire qui fait en quelque sorte frontière entre les villages de La Pesse et des Bouchoux, il pouvait deviner vers le Nord-Ouest, par delà une ligne de sapins, le petit hameau de l'Enquerne où il vit le jour, le 23 mai 1909, puis entrevoir, en contrebas, du côté de l'ouest, presque caché par un pli de terrain, la ferme de l'Enversy où, à partir de 1916, s'écoulèrent les années de sa prime jeunesse. Le petit Paul connut ensuite le dépaysement de la vie de pension qui n'était point une sinécure en ce temps-là. Ayant parcouru tout le cycle des études secondaires, d'abord à la Maîtrise de Saint-Claude, puis au petit séminaire de Vaux-sur-Poligny, Paul DURAFFOURG goûta de la théologie au grand séminaire de Lons-le-Saunier.

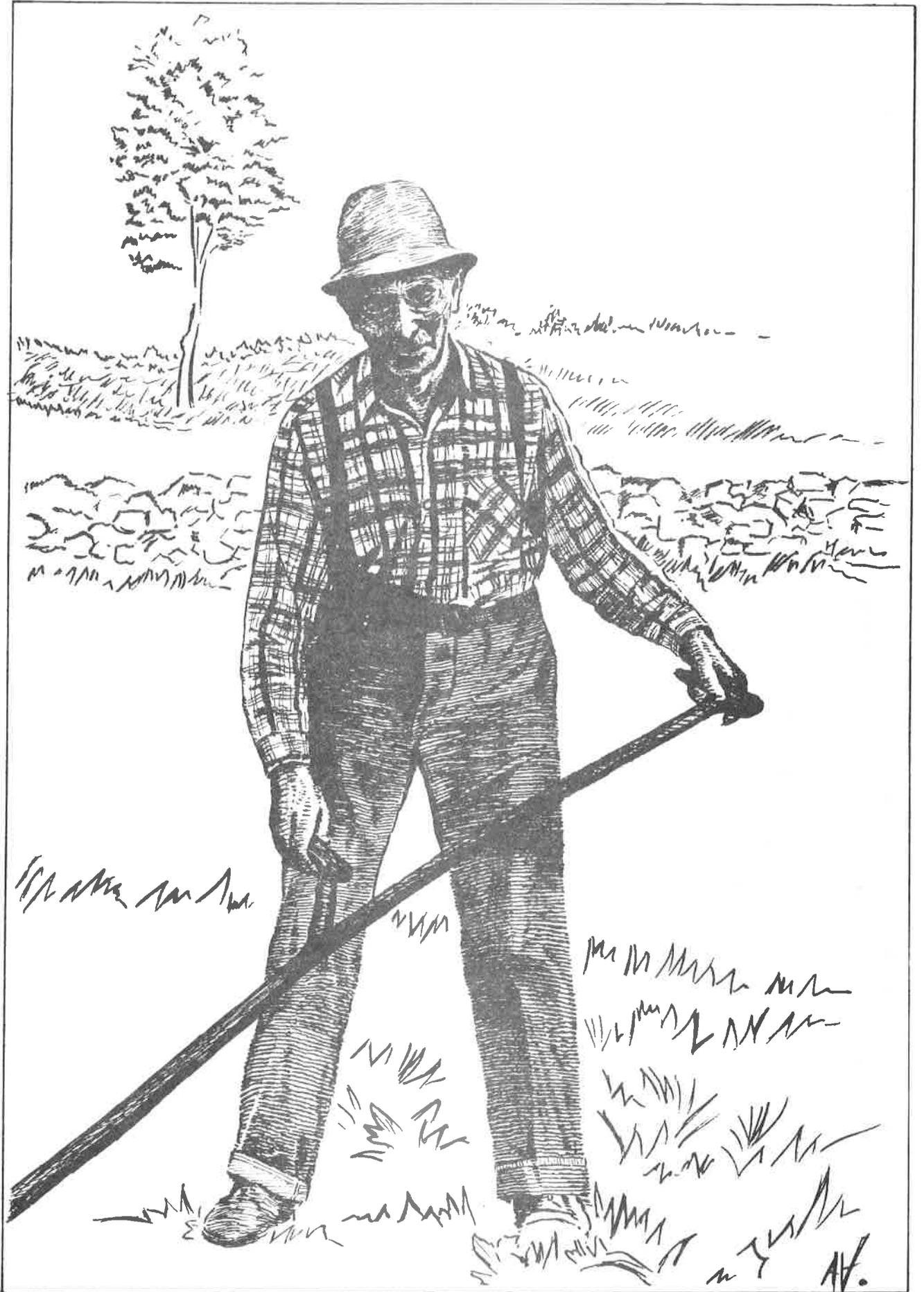
Mais, jugeant en son âme et cons-

cience, qu'il n'était pas fait pour la carrière ecclésiastique, il regagna sa terre natale, non sans avoir, en bon citoyen, effectué à Colmar son service militaire. On imagine qu'avec le sérieux et l'application dont il fit preuve au cours de ses études, il en tira amplement profit puisque, en 1937, sur la foi d'une annonce, il se retrouva rédacteur d'un journal de Dole, "La Vie Doloise", jusqu'à la mobilisation de 1939. Fait prisonnier à la débâcle de 1940, il fut expédié outre-Rhin, à Erlangen, important centre industriel de la Bavière, où on le fit travailler à l'usine Siemens.

En mai 1945, le voilà de retour à la ferme familiale de l'Enversy, sans connaître la joie de revoir son père décédé en 1941. A l'automne de ces retrouvailles, il est affecté comme facteur -on dirait aujourd'hui préposé- au bureau de Poste des Bouchoux.

On lui confie une tournée de 23 km qu'il doit boucler chaque jour, par tous les temps, à la seule force des jarrets. L'unique moyen de locomotion était alors en période d'hiver -et Dieu sait si c'était pénible, quand la neige "encrepait" et qu'il "peuffeillait"- une solide paire de skis avec lesquels les fines lattes d'aujourd'hui n'ont qu'une lointaine parenté ! Il est certain qu'à la faveur de ses longues et quotidiennes randonnées, Paul DURAFFOURG mit à profit le sens de l'observation qu'il possédait comme aussi ce don de sympathie qui le portait spontanément, non seulement vers les êtres, mais encore vers les choses. Il pouvait donc tout à loisir étudier cette nature au sein de laquelle il était plongé.

Au fil des années, il s'était acquis une connaissance si étendue et



si sûre des plantes, des arbres et des fleurs qu'elle faisait dire à l'un de ses nombreux amis : "Le Paul, tu penses bien, c'est un jardin botanique !" Non content de désigner les spécimens de notre flore montagnarde à l'aide des termes dits "vulgaires", en tout cas joliment poétiques (damette, frésillot, lait-de-serpent, veillote ou lasselette...), voire pittoresques et crus (carcailla, groin d'âne, couilles-de-loup !) que l'on employait, comme il avait à la faveur de ses études flirté avantageusement avec la langue de Cicéron, il "latinisait" en matière de botanique aussi aisément qu'il "patoisait" ses racontotes du bon vieux temps.

Ne se satisfaisant pas de garder pour lui l'ample moisson de ses découvertes, il en faisait largement bénéficier la société des Naturalistes de Saint-Claude à laquelle il appartenait et s'employait à préparer en équipe l'exposition annuelle qui connaissait un très grand succès.

Il s'intéressait naturellement à tout ce qui concernait le passé de son village et de sa montagne. Il avait, dans une grange, rassemblant avec patience outils, objets et ustensiles en voie de disparition, constitué un véritable petit musée, aidé en cela par M. Julien CHEMORIN, alors directeur-adjoint des Services agricoles du Jura. Cette précieuse collection fut, par la suite, expédiée au Musée National de l'Homme à Paris et se trouve actuellement au Musée des Arts et Traditions Populaires fondé à l'initiative du Président de la République Georges POMPIDOU. Une monographie de la commune des Bouchoux, rédigée conjointement par J. CHEMORIN et P. DURAFFOURG, se vit attribuer le prix Sully-Olivier de Serres et le prix Lecouteux d'économie rurale, en janvier 1955.

Quand s'ouvrit, au cœur du village, une petite école ménagère, Paul DURAFFOURG y donna des cours d'histoire locale qui furent grandement appréciés. Tous ces services rendus avec gentillesse et simplicité devaient attirer sur lui l'attention des pouvoirs publics. Lors de la promotion du 1er décembre 1958, il était fait chevalier dans l'ordre des Palmes Académiques. A la remise de cette

distinction, M. Georges CATHAL, alors préfet du Jura, faisait remarquer :

"La récompense qui lui a été décernée consacre ses mérites et souligne les éminents services qu'il a rendus à la cause de l'Éducation Nationale."

On peut penser que ces longs contacts solitaires avec une nature séduisante mais rude, cet espèce de mariage sentimental entre elle et lui, aurait fait de Paul DURAFFOURG un "homme de la terre et des bois" un tantinet effarouché par le commerce des hommes, comme il s'en est trouvé dans certains coins de notre Haut-Jura. Il n'en a rien été. Ses tournées de facteur lui avait fait tisser, de ferme en ferme, tout un réseau de relations qu'il eut à cœur d'entretenir, apportant à tous la chaleur de son amitié.

Il avait, le 19 octobre 1955, épousé Madeleine GRENARD dont les parents exploitaient une ferme au village même des Bouchoux. De cette union naquit Michèle, actuellement infirmière à Bourg-en-Bresse, devenue par son mariage Madame Gilbert MAITRE, et mère d'un petit garçon, Julien, qui fit la joie de son grand-père.

Secrétaire de mairie de 1965 à 1978, il assumait avec compétence et serviabilité cette tâche absorbante. Ce qui ne l'empêchait pas de collaborer à plusieurs journaux locaux et régionaux qui prisent fort ses comptes-rendus, articles d'information et chroniques historiques rédigées en un style alerte, teinté d'humour et qui sentait si bon le terroir. A ses moments de loisirs, et il en eut quand il eut pris sa retraite et de facteur et de secrétaire de mairie, il poursuivit ses recherches, consignait sur des cahiers, d'une écriture fine et régulière, le fruit de ses découvertes et de ses observations. Une véritable mine !

Et puis surtout, et ce fut sans doute pour lui un grand motif de satisfaction, il entreprit avec Alice et Roland JANOD, Cathie LORGE et l'abbé A. VUILLERMOZ, la rédaction du "Glossaire du parler haut-jurassien". Une tâche passionnante qui les occupa pendant plus de deux ans. La presse locale a fourni quelques échos de ces réunions mémorables qui, à la cadence

de deux par mois, avaient pour cadre l'accueillante maison de Paul DURAFFOURG et de Madame, au village même des Bouchoux. Lorsque la petite équipe des "glossarisants" débarquait au début de l'après-midi, notre ami Paul qui, de sa fenêtre, guettait son arrivée, se faisait un devoir d'aller à sa rencontre, l'oeil vif et la mine toute réjouie. Et si, par une amicale taquinerie, je lui servais du "Monsieur le Président", sa main esquissait un geste de refus, ponctué d'un "allons bon !" qui témoignait de son aversion pour les flatteries et les compliments.

Modeste, discret, il le fut en toutes circonstances. Ce que certains auraient pu prendre pour de la timidité, était une réserve de bon aloi. Ce qu'on ignore généralement, car il n'en faisait jamais étalage dans un souci de vanité, c'est qu'il possédait à un haut degré des talents de comédien et de fantaisiste. Je me souviens que jadis, à l'occasion d'une de ces "Coupes de la joie" mise sur pied de village en village par la J.A.C. (Jeunesse Agricole Chrétienne) dont il était un membre actif, son étourdissante prestation déclencha dans la salle de formidables "écarcelées"...

L'une des dernières entreprises à porter à son crédit fut, en 1979 et 1980, la fondation, avec son ami Pierre PERRIER, du club du 3ème Age baptisé club Alphonse GAILLARD, en souvenir du délicat poète, conteur et romancier boucherland comme lui, auquel nous voulons rendre ici un hommage fervent.

Paul DURAFFOURG, au terme d'une inexorable maladie, supportée avec courage, bien qu'il souffrît beaucoup de cette diminution physique, nous a quittés, dans la nuit du samedi au dimanche 27 septembre 1987. Discrètement comme il avait vécu. Un grand vide s'est fait autour de lui et en nous, que s'efforcera de combler, dans une certaine mesure, la fidélité de notre souvenir. Je ne pourrai jamais, quant à moi, m'empêcher d'imaginer cette silhouette familière entrevue, du côté des Couloirs, dans le soir rougissant. Et j'ai rêvé que dans le temps où notre ami Paul retrouvait au jardin de la Cité céleste d'autres inoubliables montagnons, le Gène à l'Ecoffi et le Luc au Reuland par exemple, chrétiens de qualité comme lui, le bon Saint Pierre laissa tomber ses clés de saisissement quand il réalisa qu'à entendre nos montagnons se renvoyer quelques racontotes de chez eux, le Père Eternel s'était mis à parler patois !

A. VUILLERMOZ



DEUX POEMES D'UNE "AMIE DU VIEUX VALFIN"...

SUR LA COTE ou LA MAISON DU RAPU

On peut encore la voir, posée sur la colline,
Tintebin délabré sous son vieux toit meurtri,
Ses tuiles dépondues, ses tavaillons pourris,
Futur chezal perdu entre les aubépines.
Fixé dans la façade, il reste encore l'anneau
Où parfois les rouliers attachaient leurs chevaux ;
Dans la cour, l'abreuvoir bien creusé dans la pierre,
Disparaît peu à peu, se revêtant de lierre.
Dans ce hameau peuplé, café, épicerie
Etaient le rendez-vous des joyeux compagnons :
Râpeurs, fraiseurs, buveurs, chasseurs et bûcherons.

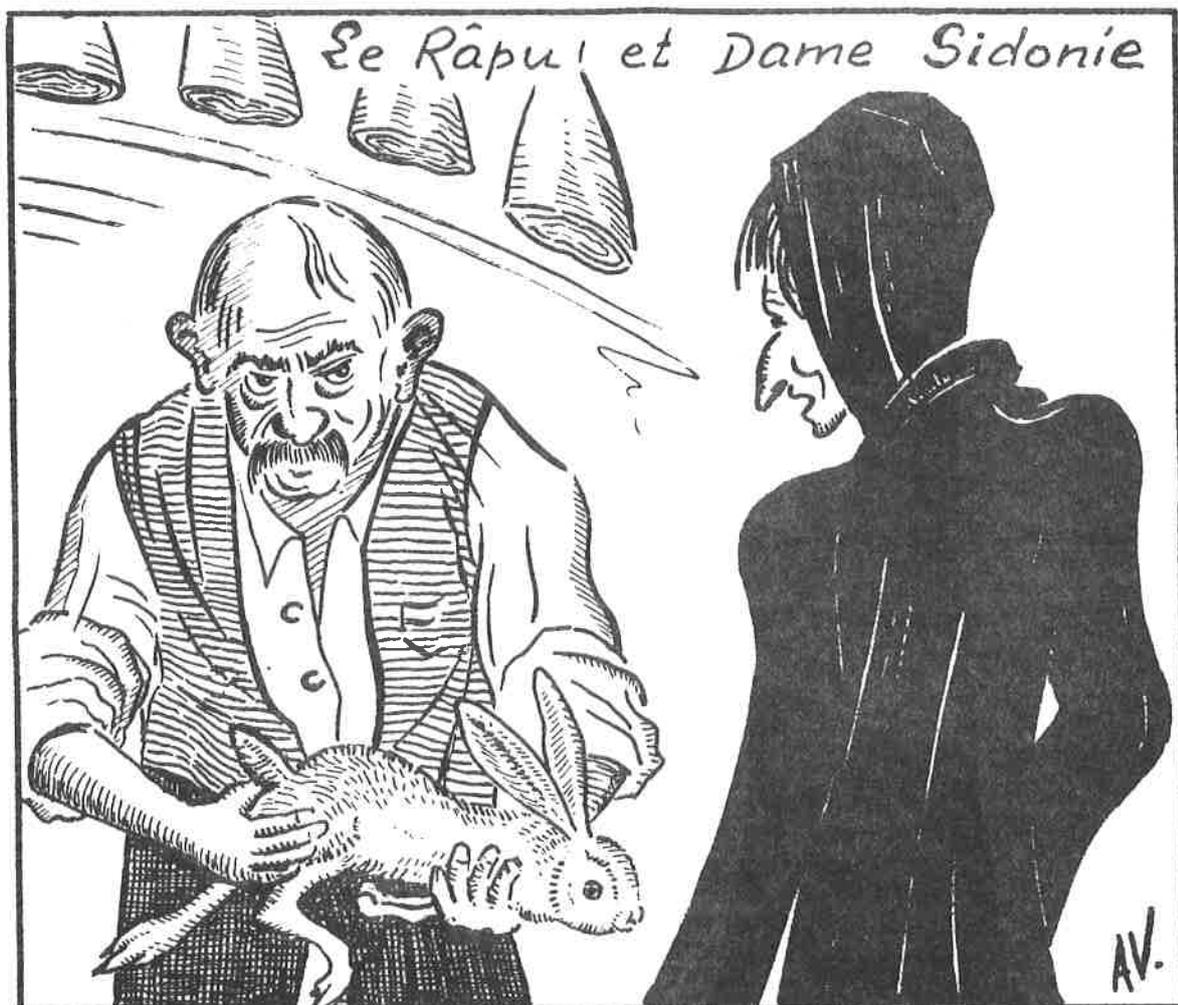
.../...

On y voyait manger le verre et la bougie,
 Les tartines beurrées à la graisse Paulin,
 La nouvelle façon d'écorcher le lapin
 Sous le regard narquois de dame Sidonie.
 La cave sitôt pleine était bientôt vidée ;
 A la poutre équarrie balançait le jambon,
 Dans le boitet grognait le deuxième cochon
 Qui, par prémonition, nuflait sur sa potée.
 Mais nos grands amuseurs étaient râpeurs habiles
 Sachant faire le travail quand c'était le moment.
 Les pipes façonnées s'en descendaient en ville
 Avec leur voiturier, au pas de la jument.
 Alors, on entendait tinter dans le silence,
 L'Horloge -encastrée dans le mur, par prudence-
 Sortant de l'écurie, les clarines des bêtes
 Que le jeune berger vigilant surveillait,
 Et, plus loin, dans le pré, par delà "Le Brochet",
 Jappait le beau petit chien blanc de l'Antoinette.

Tout se tait maintenant. Dans les buissons d'épines
 Ne viendront plus clusser les superbes dzérines.
 Le temps a fui. Bientôt, il n'en restera plus
 De ce qui fut, jadis, la maison du Râpu.

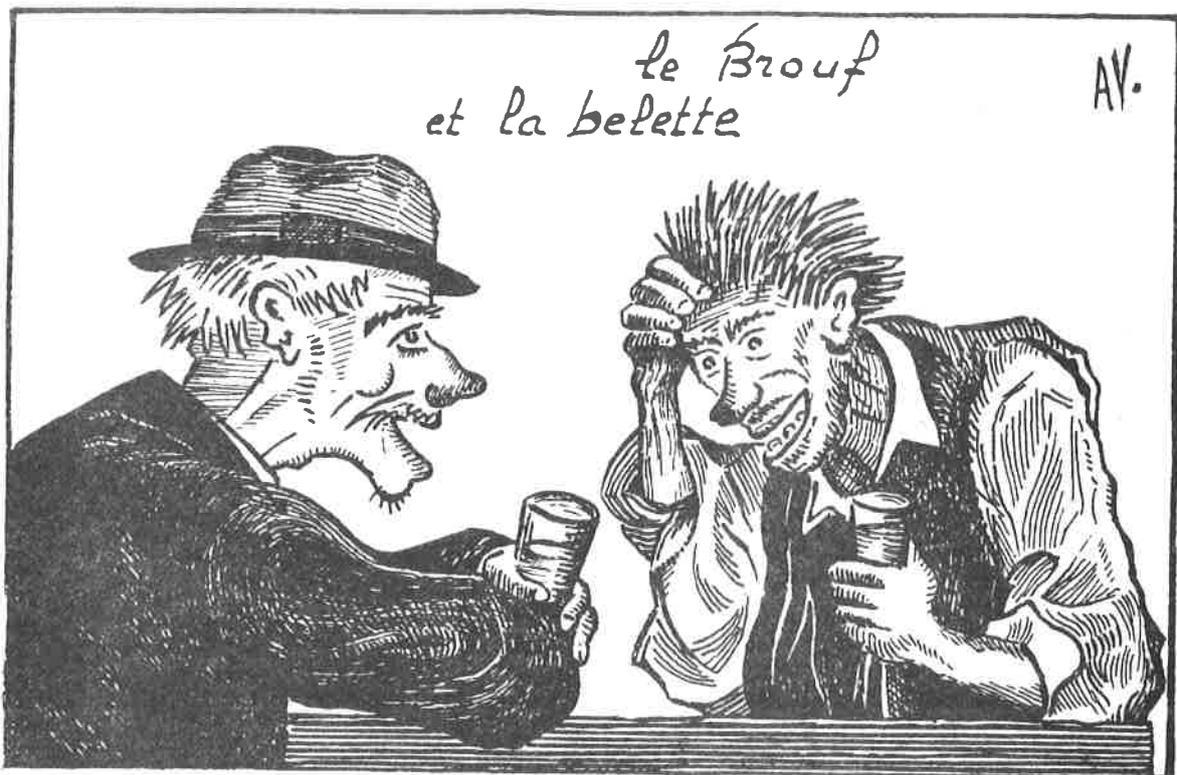
15 juin 1985 (le 26, décapitation...)

G.GAUTHIER - Valfin



JAREUCLES D'ANTAN - VIEUX VALFINARDS

Qui garde encore la souvenance
 De nos jareucles d'autrefois
 Qui chantaient si bien le patois
 Sur les sentiers de leur enfance !
 Ils disparaissent peu à peu
 De la mémoire du village,
 Comme a disparu leur langage
 Imagé, vert et savoureux.
 C'étaient Pierre-à-l'Oreille, Majou ou La Quinine,
 Le Sac, Le Gris, Merde-au-Diable ou Paillais,
 Bigorneau, Le Tiais, Le Bouquin et L'Anglais.
 Sobriquets farfelus de lointaine origine.
 Ils sont râpeurs-fraiseurs, un peu cultivateurs.
 Qu'ils nous viennent des Prés, de la Joux ou des Frettes,
 Que ce soit Le Moineau, Le Brouf ou La Belette,
 Ce sont aglets faucheurs, un tantinet buveurs,
 Portés sur la zizôle et la plaisanterie.



En ce temps-là, de "La Côte" à "Sur le Château"
 Prospéraient gaiement trois cafés. Pas un de trop
 Pour abreuver nos grands diseurs de manetteries,
 Qui rentraient sagement, après un au-revoir,
 Boire leur bol de lassé, debout, sur le trottoir,
 Lire l'almanach boiteux, l'Echo de la Montagne.
 C'était évidemment le pays de cocagne,
 Le doux pays de la sapience.
 Mais qui en garde encore la souvenance !

G.GAUTHIER - Valfin

Du Mont Bayard au Mont Pelé...

Du Mont Bayard au Mont Pelé, via l'Allemagne et l'Italie, du Mont Pelé au Dniepr via l'Angleterre : 1772-1812.

Voilà en quelques mots le résumé de la vie du Sanclaudien Claude Etienne JEANGUILLAUME, né dans notre ville le 13 février 1772, de Claude Antoine, meunier de la Serre, et de Marie Françoise VUILLARD.

Claude Etienne n'est pas pris dans les bataillons de gardes nationales volontaires qui sont levés après 1789, mais il s'engage le 6 décembre 1792 au 4ème régiment de chasseurs à cheval, cy-devant Lanau-dragons, régiment comtois. Il retrouvera au 4^o chasseurs des hommes du Haut-Jura, des LAMY, MOREL, LACROIX des Rousses, un DEVAUX de Meussia.

A peine arrivé au régiment, il fait campagne à l'Armée du Rhin de 1793 à 1796. Brigadier le 2 août 1795, il est blessé le mois suivant d'un coup de sabre à la partie supérieure de l'épaule à l'affaire de Kaiserslautern. Campagne à l'Armée d'Italie en 1797 : au passage du Tagliamento le 15 janvier, il enlève à l'ennemi un canon de calibre 7, attelé de ses 4 chevaux.

Retour en France, campagne en Vendée, puis en "Batavie" en 1799. Le 8 octobre, le général Brune le distingue

au combat et le fait maréchal des logis le 23 du mois. (Le général Brune, nommé Maréchal d'Empire en 1804, finira tristement assassiné à Avignon en 1815.)

La France qui a réoccupé l'île de la Martinique après le traité d'Amiens en 1802, y envoie des troupes dont la compagnie de JEANGUILLAUME. Il embarque à La Rochelle en décembre 1804, arrivera en février 1805. Il sert sous le commandement de l'Amiral Villaret de Joyeuse, nommé capitaine général de l'île, qui le fait sous-lieutenant en août 1807. Les Anglais débarquent pour reprendre l'île qui se voit obligée de capituler en février 1809, après de durs combats au cours desquels le sous-lieutenant JEANGUILLAUME se distingue par sa bravoure, notamment les 2 et 3 janvier. Il sera nommé lieutenant le 3.

Emmené prisonnier de guerre en Angleterre avec ses camarades de combat, les Anglais nous le rendent le 29 décembre 1810 pour "cause de maladie", sans autre précision. On perd sa trace. Nous savons simplement qu'il est tué au combat le 14 août 1812 lors de la bataille pour Smolensk...

N.D.L.R.: Ces notes nous ont été communiquées par un "Ami" qui désire rester anonyme.

*Claude Etienne fils légitime de Claude Antoine Jeanguillaume et de Marie Françoise Vuillard Bourgeois des cette ville, meunier au moulin de la Serre né et baptisé le treize février mille sept cent soixante et deux à ce point Claude Etienne Bourgeois, et pour marraine Marie Anne Fivod épouse de Jean Baptiste Louban aussi des cette ville et qui ont signé
marraine Anne Girod Vuillard Claude Etienne Bourgeois
Mlle Fivod*

Acte de baptême de Claude Etienne JEANGUILLAUME en date du 13 février 1772.

(Archives municipales de Saint-Claude, GG.33)

Aux Sources du Monachisme Occidental

Conférence de Monsieur l'Abbé CAPT, curé de Saint-Lupicin, donnée aux Amis du Vieux Saint-Claude le 5 mai 1987 et mise en forme par V.ROSSI.



Madame LORGE, Présidente des "Amis", souhaitait avoir des renseignements sur la règle de Tarnate, maintes fois citée dans le Dom Benoît, qui avait éveillé sa curiosité. Le travail présenté ici est né de cette demande mais ne va la satisfaire qu'en partie. En effet, l'abbé CAPT ne disposant pas du texte de la règle - hormis quelques bribes citées par l'Anonyme, auteur de la "Vie des Pères du Jura" - n'a pu traiter cette fois de son contenu. Il se réserve toutefois la possibilité de le faire plus tard. Son étude porte donc uniquement sur l'histoire des règles monastiques appliquées à Condat et dans ses fondations, ainsi que sur la place de nos pères fondateurs jurassiens dans le monachisme occidental, dont les sources, dit l'abbé, "ne sont pas loin de celles de la Bienne et du Lizon."

LES GRANDES RELIGIONS ET LA VIE COMMUNAUTAIRE

L'existence de règles monastiques, attestée très anciennement, est la conséquence du mode de vie communautaire choisi par nombre d'adeptes de toutes les grandes religions : si la recherche de Dieu est leur but, la communauté en est le moyen. Et qui dit communauté, même réduite, dit règle... On constate que ces règles, toutes interdépendantes, jamais définitives, se rattachent peu ou prou à celle de Saint Benoît, pour la tradition occidentale, ou à celle de Saint Basile pour la tradition orientale.

C'est au Moyen-Orient que la tradition juive situe les premières traces de vie monastique, telle que nous l'entendons. Ainsi, le site de Qumran, au désert de Juda, à proximité de la Mer Morte, a livré une somme énorme de documents religieux qui contiennent entre autres une "règle du maître" - à ne pas confondre avec celle que nous retrouverons plus tard. On y a découvert également les vestiges d'un monastère pré-chrétien dont le plan évoque irrésistiblement celui qu'adopteront les fondations cisterciennes et bénédictines.

Et ne trouve-t-on pas dans l'Ancien Testament, à côté des "prophètes de plein vent" Elie et Lizée, qui disent Dieu par la prédication, des "frères prophètes" qui se vouent à une recherche spirituelle commune ?

Plus tard, au I^{er} s. après Jésus-Christ, Saint Antoine en Egypte et Saint Basile en Orient (Grèce et Turquie actuelles) vont multiplier les fondations de monastères. Le processus restera toujours le même : un ermite attire quelques disciples - Paul par exemple, rejoignant Antoine - puis des frères de plus en plus nombreux qui s'engagent à respecter la "doxa", loi mais aussi foi en grec, c'est-à-dire la règle communautaire.

Ce monachisme oriental est toujours vivace comme en témoignent le monastère de Sainte-Catherine au Sinaï, qui applique la règle de Saint Antoine, et ceux du Mont Athos et des Météores, en Grèce, qui suivent la règle de Saint Basile.

Le bouddhisme a donné naissance lui-aussi à de grands monastères : ceux du Tibet sont aujourd'hui bien connus du public occidental.

Le monachisme islamique, par contre, est beaucoup plus ignoré mais n'en existe pas moins. A la zaouia de Temacine, près de Touggourt en Algérie, et à celle d'El Kahla, près de l'ancien Fort-Flatters, l'abbé CAPT a retrouvé la même atmosphère recueillie que dans les monastères chrétiens qu'il a fréquentés.

Et l'on assiste aujourd'hui à un grand renouveau de la vie communautaire dans les pays de présence protestante, entraîné par le succès de Taizé. Citons la communauté des soeurs de Saint-Loup, établie dans la vénérable abbaye de Romainmôtier (= le monastère de Romain) dans le Jura Suisse, qui semble bien se situer dans la continuation de Sainte Yole, soeur de nos abbés Romain et Lupicin ; Loup ne serait rien d'autre, en effet, qu'une déformation du nom de Lupicin.

Nous voici bien près de l'abbaye de Condat qui nous intéresse ici ; mais comment s'établit la filiation entre les premiers établissements monastiques d'Antoine et Basile et les pères fondateurs jurassiens ?

NAISSANCE DU MONACHISME OCCIDENTAL : LA REGLE DE CASSIEN

Le monachisme occidental naît avec Jean CASSIEN, originaire de Dalmatie, qui, attiré par la vie religieuse communautaire, fait en quelque sorte son noviciat en Egypte. Puis, désireux de répandre ce mode de vie en Occident, il se fait ordonner prêtre à Rome et vient fonder à Marseille les monastères de St-Victor et de Lérins, ce dernier étant toujours habité par des moines à l'heure actuelle.

Cassien n'a jamais rédigé de règle mais il a transmis dans ses écrits nombre de prescriptions concernant la vie monastique qui sont bientôt mises en vigueur de la Provence jusqu'à Lyon,

plus précisément à l'abbaye d'Ainay établie "inter amnis", c'est-à-dire entre les rives des fleuves.

Or c'est à Ainay que le jeune Romain fait ses études et qu'il reçoit d'Hilaire d'Arles, ancien moine de Lérins qui l'a ordonné prêtre, la règle en 26 chapitres rédigée par ce dernier à partir des indications de Cassien. C'est donc cette règle dite "de Cassien" que Romain va imposer aux hommes qui l'ont rejoint dans son ermitage de Condat pour, dit l'Anonyme auteur de "Vie et règle des Pères du Jura", leur "édification" et bien que "le diable incitât les moines à se dresser contre elle."

Mais l'un des principes de la règle monastique veut que l'abbé soit au-dessus de la règle et donc libre de l'aménager selon les contraintes du climat et les exigences du travail nécessaire aux moines pour subvenir à leurs besoins. On va donc assister dans les montagnes jurassiennes et alpines à l'élaboration d'une nouvelle règle mieux adaptée à nos régions.

LA REGLE DU MAITRE OU REGLE DE TARNATE

Romain et Lupicin, loin de vivre cloîtrés comme on le fera par la suite, voyagent beaucoup en direction de la Suisse pour visiter notamment leurs fondations. On dit encore que le nom de la ville helvétique du Sentier vient de sa situation sur le chemin que suivait Lupicin pour se rendre de Lauconc ou de Condat à Romainmôtier. Mais les deux frères allaient également à Lausanne, à Nyon, à Genève et à Agaune, aujourd'hui Saint-Maurice en Valais. On y vénérât les reliques des martyrs de la légion thébaine massacrée en 302 à l'époque de Maximien. Lupicin, faisant preuve d'un esprit sceptique qu'on retrouve chez les Lupicinois d'aujourd'hui, ne voulut pas croire aux milliers de morts dont parlait la légende : le cimetière, creusé dans la roche, lui parut bien petit...

A proximité de ces reliques, au lieu-dit Ternay (en latin Tarnatium), vivaient des moines en ermitage. On tient là l'origine du nom Tarnate. Cette règle est donc née de la fréquentation des pères de St-Maurice et des pères de Condat ; d'aucuns voient d'ailleurs dans le maître, auquel fait référence son autre appellation,

Romain.

Une autre thèse situe Tarnate à Tarnay, village situé sur le Mont Bret au-dessus de Saint-Gingolph : Romain s'y était retiré pour fuir l'agitation qu'avait occasionnée son miracle de Genève et y aurait élaboré la fameuse règle. Quoiqu'il en soit, le rôle des pères de Condat dans cette élaboration est incontesté. Pourquoi alors règle de Tarnate et non de Condat ? On ne sait.

Retenons simplement de cet épisode la grande ouverture d'esprit de ces religieux prêts à accueillir les richesses spirituelles transmises par d'autres et à en faire leur miel. La règle de Tarnate va constituer l'idéal de vie auquel se conformeront les moines de Condat jusqu'au milieu du VIII^e siècle, date à laquelle l'abbaye adoptera la règle de Saint Benoît. On pensait généralement que ce changement se situait vers 630 avec la venue de Rome de Saint Maur chargé d'unifier les monastères jurassiens sous la règle bénédictine. Dom Benoît écrit du reste que la date inscrite sur la croix de la chapelle de Saint-Romain (626) commémore cet évènement. L'historien bénédictin Dom Romain Clerc le situe cent ans plus tard. C'est là un des enseignements qu'a apportés la commémoration faite à Saint-Lupicin en 1980 d'un double anniversaire : la mort de Saint Lupicin à Laucone et la naissance à Nurcie, en Italie, de Saint Benoît en 480. Le rapprochement s'imposait.

L'HERITAGE DE CONDAT DANS LA REGLE DE SAINT-BENOIT

Saint Benoît fit ses études à Rome puis se retira à Subiaco où subsiste un monastère bénédictin but de pèlerinage. Il y attira des disciples dont sa soeur Scholastique qui fonda un établissement de moniales un peu en dessous de l'ermitage des frères. Pour codifier la vie de ces moines et de ces religieuses, Saint Benoît reprend à son compte l'expérience des pères du Nord des Alpes. Il faut se représenter l'influence qu'exerçait alors Condat dans toute l'Helvétie jusqu'à l'Italie au Sud et au lac de Constance au Nord. Des architectes britanniques ont établi la parenté des édifices romans de Suisse et de Constance avec l'église de Saint-Lupicin qu'ils tiennent pour leur

"mère" architecturale. Rappelons qu'elle fut consacrée en 1110 par une bulle de Pascal II en même temps que Romainmôtier et Reichenau ; c'est d'ailleurs à cette date que l'appellation Laucone disparaît au profit de Saint-Lupicin.

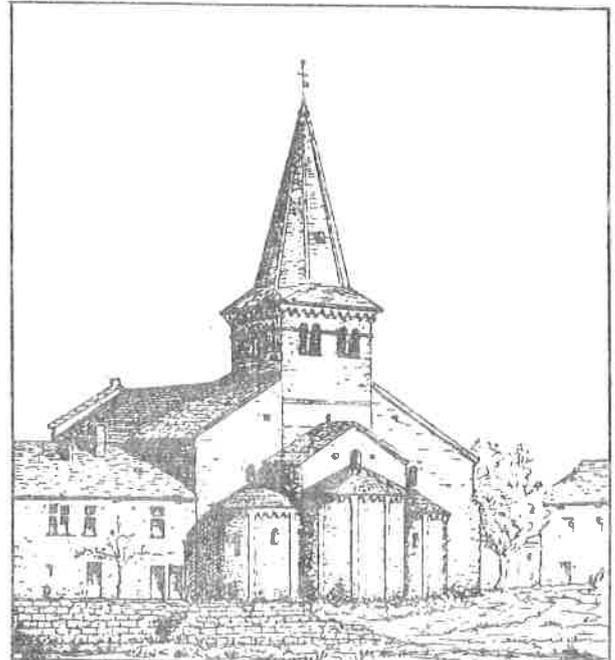


Fig. 117. Église de Saint-Lupicin.

Illustration extraite de "Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint-Claude" par Dom BENOIT.

Outre les circonstances géographiques et historiques, on peut trouver une preuve de l'influence exercée par la règle de Tarnate sur celle de Saint Benoît en comparant les deux textes, du moins pour les passages que publie l'Anonyme de la "Vie des pères du Jura", dans l'édition bilingue établie par M. MARTINE.

On note maints passages identiques. Ainsi, au §10 de la "Vie des pères", on félicite le moine qui sait se servir du sarcleret : le même terme se retrouve au ch.32 de la règle de St-Benoît.

Le §10 de la Vie des pères et le ch.48 de St-Benoît fournissent les mêmes détails sur le travail à fournir par chacun des membres de la communauté. Les deux rédacteurs ont la

même conception de la place à réserver aux prêtres parmi eux : ils les considèrent d'un niveau élevé incompatible avec la vie humble et retirée des moines et craignent donc qu'ils succombent au péché d'orgueil (§20, 133 et 161 de la Vie des pères, ch.60-62 de St-Benoît).

Le vêtement à porter est décrit de la même façon, notamment la chaussure appelée soque (terme utilisé aussi dans le parler haut-jurassien): §64 de la Vie des pères, ch.55 de St-Benoît. On relève encore de nombreux passages similaires concernant l'office de nuit, le dortoir commun, la lecture au réfectoire, les charges attribuées selon les compétences...

Benoît raccourcit cependant certains points et développe davantage les aspects spirituels au détriment des détails de la vie quotidienne. D'où le succès de sa règle facilement adaptable dans des contextes différents.

Il n'en reste pas moins que la fi-

liation des deux règles est indéniable et l'adoption par Condat de la règle bénédictine au VIIIe siècle ne serait, tout compte fait, "qu'un prêt pour un rendu". Ayant découvert le rôle prépondérant joué par les pères fondateurs de l'abbaye de Condat dans la floraison du monachisme occidental, les Haut-Jurassiens peuvent donc être fiers de leur coin de terre. Puissent-ils, sans succomber à un vain chauvinisme, tirer de cette fierté l'envie de faire revivre les valeurs cultivées par ces anciennes communautés : l'esprit d'entraide, le désir de travailler sans rivalité mesquine à cette cause commune "ut in omnibus glorificetur Deus".

Et, en attendant une étude plus complète sur le contenu de l'antique règle de Tarnate, il est possible -et même conseillé- d'aller passer quelques jours à Hautecombe ou à Assay où se vit toujours l'idéal monastique de Saint Benoît.



LA VOUIVRE : poème d'un "Ami" (p.37)

NOTE DE L'AUTEUR

Au cours d'une conférence remarquable, M.CHARREYRE a présenté un des deux aspects de la Vouivre et nous en a donné un portrait terrifiant (cf. bulletin n°9). Celui que j'en donne ici la présente comme une fée pas commode, certes, mais bien jolie, comme l'avait vue Marcel AYME.

Pour ce faire, j'ai employé le "carme" et non "l'oraison solue", pour employer les termes de Rabelais : le langage des dieux ou, si vous préférez, la poésie.

Ce poème comprend douze strophes de même schéma et se termine par un vers isolé (ne pas dire "un vers solitaire") à l'imitation du premier.

Dans chaque strophe, le troisième vers est à l'imitation du premier et reproduit sa rime, masculine. Le deuxième vers (féminin) rime avec les vers 7 et 8. Le septième vers est à l'imitation du cinquième et lui emprunte le mot de la rime. Le sixième vers (masculin) n'a pas de rime à l'intérieur de la strophe, mais fournit les rimes masculines de la strophe suivante. Ainsi les strophes se trouvent enchaînées l'une à l'autre et peuvent évoquer, par la structure de l'ensemble, les anneaux d'un serpent de la Vouivre et même, grâce au vers final isolé, un serpent qui se mord la queue.

Veillez excuser cet exposé assez pédant. Sur ce, vivez joyeux et buvez frais !

La Vouivre

La Déesse avance à grands pas
 A travers la forêt d'automne
 La déesse avance à longs pas,
 Balançant noblement les bras.
 Ses cheveux tressés en couronne
 Sont de lin sur ses traits brunis.
 Ses cheveux nattés en couronne
 Portent un joyau qui rayonne !

Un énorme et sanglant rubis,
 Oeil et phare fouillant les branches.
 Et les éclairs de ce rubis
 Ont fasciné maints étourdis.
 Une tunique aux chutes blanches
 Met en valeur l'orgueil des seins...
 Courte tunique aux chutes blanches
 Que pince un cordon d'or aux hanches...

L'eau translucide des bassins
 Qui dort au pied des cascadelles,
 L'eau cristalline des bassins
 Où se répètent les sapins
 Est glauque comme ses prunelles.
 L'impassibilité des dieux
 Immobilise ses prunelles
 Et ses lèvres toujours nouvelles.

Ses longs membres harmonieux
 Font sa démarche souveraine.
 Son corps souple et harmonieux
 Fut bronzé par l'éclat des cieux.
 Ainsi la Vouivre notre reine,
 Ignorant l'hiver et l'été,
 Ainsi la Vouivre notre reine
 Parcourt son celtique domaine.

Elle visite la Comté
 -Lacs, forêts, pâturages, vignes-
 Elle visite sa Comté
 Depuis tantôt l'éternité.
 Des vipères graves et dignes
 Lui sont une garde du corps :
 Elles passent, graves et dignes,
 Portant leurs cols comme des cygnes.

Leurs yeux fixes paraissent morts,
 Mais leur dard bat, noire oriflamme.
 Leurs yeux fixes paraissent morts,
 Mais le dard palpite au dehors !
 Parfois un bassin clair se pâme
 Sous l'abri des épicéas.
 Parfois un clair bassin se pâme
 Jouvence du corps et de l'âme... .../...

.../...

Dénudant alors ses appas,
La Vouivre s'expose, impudique.
Offrant au soleil ses appas
Elle a jeté tout voile à bas.
Puis, prenant la gemme magique
Qui flambe au-dessus de son front,
Elle en pose l'éclat magique
Sur la blancheur de sa tunique.

Elle pénètre au bassin rond
Où les sapins plantent leur ombre.
Elle entre dans le bassin rond,
Immaculé, frais et profond !
Elle s'ébat, émerge, sombre,
Pique vers un fond inconnu.
Elle s'ébat, émerge, sombre,
Vive, rapide comme l'homme.

Tous les serpents ont disparu
Pendant ces jeux de leur maîtresse.
Tous ses gardiens ont disparu :
Où sont-ils ? Nul n'a jamais su.
Mais ils veillent sur la déesse.
Malheur à qui voudrait ravir
L'escarboucle de la déesse.
Aussitôt que sa main le presse

De partout il les voit surgir !
Dieux ! Quelle fureur les enivre !
De partout tu les vois surgir ;
C'est fait de toi : tu vas mourir.
A moins que ta main ne délivre
L'objet maudit que tu serrais.
Ouvre le poing et te délivre
Sous l'oeil amusé de la Vouivre.

Elle dit alors aux serpents,
Leur commandant d'une voix douce :
"C'est bien. Retirez-vous, serpents."
Eux s'en vont, dociles, rampants,
Sans laisser trace sur la mousse,
Mais prêts à brandir leurs crochets,
S'il le faut, pour autre rescousse :
La Vouivre hait qu'on la détrousse !

Pour moi, dans le fond des forêts,
Si je vous rencontrais, Madone,
Votre gemme au fond des forêts
N'est pas ce pourquoi je mourrais,
Mais bien pour l'ambre qui rayonne
Sur vos jambes et sur vos bras,
Et ce regard pers qui rayonne
A travers la sylve d'automne

Où vous avancez à longs pas !



Dessin original de Jean-Claude GIMAZANE

UNE NOTE DE L'ABBE SERVONNAT

Quelques mois avant sa mort, Monsieur l'Abbé SERVONNAT, fidèle Ami du Vieux Saint-Claude, nous communiquait la notice suivante, fruit du dépouillement de "La Semaine religieuse du diocèse de Saint-Claude" et de sa réflexion personnelle. Nous la publions ici en hommage à sa mémoire.

FAUBOURG MARCEL OU FAUBOURG SAINT-MARCEL ?

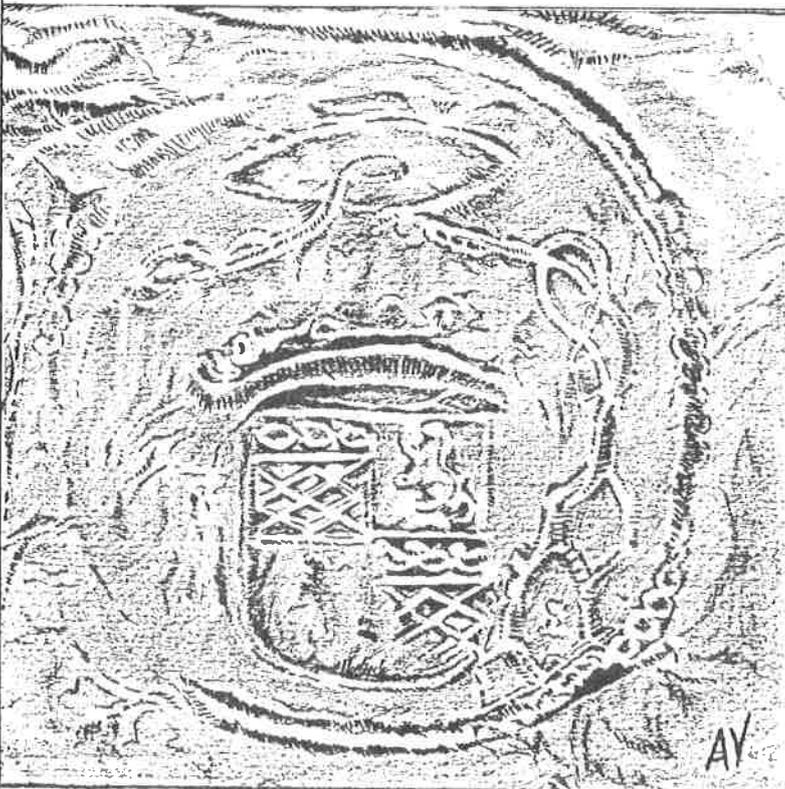
En 1723, M. PERNIER, dans son "Histoire de l'Abbaye de Saint-Claude", raconte l'arrivée en ville du Cardinal d'Estrées, nouvel abbé et seigneur de la terre de Saint-Claude (cf. conférence de Roland JANOD in "Bulletin des A.V.S.C." n°10).

Il écrit : "Le 12 septembre 1699...à son arrivée, il trouva ses armes sur la porte du Pont Saint-Marcel..." Il s'agit évidemment du pont fortifié qui enjambait le Tacon au bas de la Poyat, constituant une des entrées principales de la ville.

Il n'est pas déplacé de supposer que tout le quartier du Faubourg s'honorait également du nom et du patronage de Saint Marcel. Voici ce qui porte à le croire. Une église de Rome conserve le souvenir d'un Pape Marcel, ou selon certains d'un prêtre Marcel assurant un intérim entre deux papes, martyr au temps de la persécution de Dioclétien vers 308. Par dérision, il avait été d'abord contraint de faire office de palefrenier. Très tôt, le martyr Marcel prit place au calendrier ecclésiastique (fête le 16 janvier) et fut invoqué comme patron des palefreniers et protecteur de la gent chevaline.

Etables, le "stabulum", aux portes de la ville, n'avait sans doute pas l'apanage de posséder écuries, chevaux et palefreniers. Le Faubourg devait aussi en avoir sa part. D'où l'appellation de Faubourg Saint-Marcel, débaptisée ou simplifiée au cours des ans et des événements en Faubourg Marcel.

LES ARMES DU CARDINAL D'ESTREES



L'illustration ci-contre a été reprise sur un sceau "à sec" attaché à un parchemin de 1683, don d'une Amie, lequel relatait la vente d'un ancien moulin au village de Leschères (Jura).

Descriptif du sceau par M. THIEBAUD, Président du Conseil français d'Héraldique :

"ECARTELE : aux 1 et 4, d'argent fretté de sable ; au chef d'or chargé de trois merlettes du second (ESTREES); aux 2 et 3, au lion d'azur, armé, lampassé et couronné de gueules (LA CAUCHIE)."

Le lion n'est apparemment pas couronné.

LES AMIS DU VIEUX SAINT-CLAUDE
Association régie par la loi du 1er juillet 1901
Siège social : Mairie de Saint-Claude (Jura)

But de l'association

Article 2 des Statuts : L'association a pour but de rechercher, de conserver et de mettre en valeur, par les moyens les plus variés, tout ce qui concerne l'histoire de Saint-Claude et de ses environs, plus particulièrement de ce qui était autrefois dénommé la Terre de Saint-Claude.

Administration

Pour toute correspondance, cotisation, vente de publications, etc..., s'adresser : "Amis du Vieux Saint-Claude" 2bis, place Christin 39200 SAINT-CLAUDE
CCP 628 49 C DIJON

Conseil d'administration

Président : Cathie LORGE
Vice-Président : Robert CHARREYRE
Secrétaire : Abbé André VUILLERMOZ
Secrétaire-adjoint : Hélène EGRAZ
Trésorier : Roland JANOD
Trésorier-adjoint : Georges CUSENIER

Autres administrateurs

Claudie BERGOEND - Raphaël COLOMB - Jean-Michel CURTET - Jean FABBRI - Pierre GARCONNOT - Alice JANOD - Bernard LORGE - Maurice MICHALON - Guy MILLET - Chanoine André POUILLARD - Pierre ROMANET - Paulette ROQUE - Véronique ROSSI - Geneviève THOM

Effectif

Au premier janvier 1988, l'association rassemblait 288 membres dont 165 résidant dans le Jura et 63 hors de notre département.

Cotisation

La cotisation annuelle est fixée à 50 francs pour 1988.

Service du bulletin

Les membres adhérents à jour de leur cotisation reçoivent gratuitement les comptes-rendus de réunions et le bulletin annuel.

Réunions

Les réunions ont lieu au Centre Jules Mermet, le premier mardi des mois d'octobre à juin. Mis à part la réunion de février traditionnellement réservée à l'Assemblée Générale de l'association, nos réunions permettent à toute personne, historien de profession ou amateur, d'entretenir le public sur un sujet en rapport avec les statuts. L'entrée en est gratuite.

Librairie

En vente au siège administratif de l'association :

- Glossaire du parler haut-jurassien, in-8°, 240 p.....	90 f	Franco	100 frs
- Bulletins n°4,5,7,8,9,10 (21x29,7 cm)	40 p.....	"	27 frs
- Les Tabatières (14 p. de texte, 36 photos).....	20 f	"	27 frs
- La Paroisse de Molinges au XVIIIe siècle	30 p.....	"	27 frs